

4  
LA

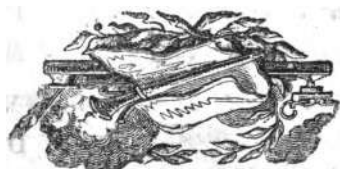
# MORT DE FIGARO,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. ROSIER,

K

RÉPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,  
LE 9 JUILLET 1833.



PARIS,

PAULIN, ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FIGARO . . . . .  
 TORRIDO . . . . .  
 BASILE . . . . .  
 LE COMTE . . . . .  
 PIETRO . . . . .  
 ST.-PRIX . . . . .  
 DON PAOLO . . . . .  
 GUSMAN-D'AGUERRA . . . . .  
 FIDO . . . . .  
 DOMINGO . . . . .  
 SISTRO . . . . .  
 Le Président . . . . .  
 Un Domestique . . . . .  
 Un Envoyé . . . . .  
 LA COMTESSE . . . . .  
 SUZANNE . . . . .  
 FLORESTINE . . . . .



MM. MONROSE.  
 GEFFROY.  
 DUPARAY.  
 MARIUS.  
 BOUCHET.  
 CHARLES-MANGIN.  
 MIRECOUR.  
 ALBERT.  
 REGINER.  
 ARSÈNE.  
 LEQUIERS.  
 DUMILATRE.  
 FAURE.  
 MONVAL.  
 Mesd. MANTE.  
 DUPONT.  
 MORALÈS.

Conseillers , Huissiers , Alguasils , Bacheliers , Peuple.



*La Scène se passe à Valence ( Espagne ) , en 1793.*

LA

# MORT DE FIGARO.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, *brodant une oriflamme.*

Il ne me reste plus qu'à fixer ce ruban. (*Elle prend le ruban et le considère*). Ce ruban!... que de choses il renferme!... c'est toute l'histoire de ma maîtresse. Il flottait sur la tête de l'imprudente et folle Rosine, quand elle se fit enlever par l'amoureux Lindor. Plus tard, rougi du sang d'un jeune page, il brûla le sein où la faible comtesse Almaviva l'avait caché; et aujourd'hui, dévote et superstitieuse, Madame, qui a sans doute oublié tout cela, m'ordonne de l'attacher à cette oriflamme pour la procession de Saint-Joseph... (*Regardant le ruban*), Ah! ma pauvre Suzanne, qu'il est cruel de vieillir!... encore, si nous étions demeurés en France!... Ah! Monsieur Bégearss, Monsieur Bégearss!...

SCÈNE II.

SUZANNE, PIETRO.

PIETRO, *à part*,

Je croyais Florestine ici.

SUZANNE.

C'est toi, Pietro ?

PIETRO.

Oui, ma mère.

SUZANNE.

Tu viens de la poste ?

PIETRO.

Oui.

SUZANNE.

Et pas de lettre ?

PIETRO.

Pas de lettre.

SUZANNE.

Voilà un mois qu'ils n'écrivent plus. Il leur est arrivé quelque malheur. As-tu bien dit au commis : une lettre de Madrid ?

PIETRO.

Oui, ma mère.

SUZANNE.

Pour la comtesse Almaviva ?

PIETRO.

Je l'ai dit.

SUZANNE.

Ou pour moi ?

( 7 )

PIETRO.

Oui, pour Madame Figaro.

SUZANNE.

Et rien ?

PIETRO.

Rien.

### SCÈNE III.

SUZANNE, PIETRO, SAINT-PRIX.

SAINT-PRIX, *se débattant entre quelques domestiques*,

Qui est-ce qui m'a bâti des drôles comme ça ?  
( *Il entre en scène* ). Bonjour à Madame Figaro, la plus laborieuse des femmes de Valence, et à Monsieur son fils, le plus savant bachelier sorti des écoles de Séville.

SUZANNE.

Je suis votre servante.

PIETRO.

Bonjour, Saint-Prix.

SAINT-PRIX.

Me direz-vous qui sont ces nouveaux visages servants, qui voulaient me barrer le chemin ? je n'ai jamais vu d'hommes plus chauves-souris que ces hiboux-là.....

SUZANNE.

N'en dites pas de mal, M. Saint-Prix ; c'est le seigneur Torrido qui les a donnés à Madame la comtesse, en remplacement des anciens domestiques qu'il a fait renvoyer.

SAINT-PRIX.

Voyez-vous, ce procureur fiscal de l'inquisition, cet odieux Torrido; je l'ai rencontré tout-à-l'heure avec son acolyte Basile, qui m'a calomnié d'un salut. Quoiqu'il n'ait plus de dents, le cher Basile mord encore.

SUZANNE.

Silence, M. Saint-Prix! si Madame vous entendait!...

SAINT-PRIX.

Et tout cela s'est fait depuis le départ pour Madrid du comte et de Figaro?

SUZANNE.

Oui.

SAINT-PRIX.

Avez-vous reçu quelques nouvelles? Le comte est-il parvenu à désabuser le roi, à lui prouver que l'infâme Bégearss est... un infâme.

SUZANNE.

Depuis un mois nous n'avons rien reçu.

SAINT-PRIX.

Et pourquoi aussi M. le comte, au lieu de rester en France, puisqu'il avait obtenu l'agrément du roi pour échanger ses biens d'Espagne, a-t-il eu la faiblesse de revenir dans ce pays?

SUZANNE.

Trompé par Bégearss, le roi a révoqué son agrément....

SAINT-PRIX.

Enfin, vous voilà tous exilés à Valence.... M. le comte n'obtiendra rien. Bégearss s'est fait moine pour

être abominable de forme et de fonds ; comment voulez-vous....

SUZANNE.

Ne criez pas..... Madame....

SAINT-PRIX.

Madame la comtesse est une.... Se laisser dominer par un Torrido flanqué d'un Basile !... Morbleu !

PIETRO.

Tu t'emportes , tu t'emportes ! Que peux-tu enfin reprocher au seigneur Torrido ?

SAINT-PRIX.

Mais il n'y a que toi au monde qui ignores que c'est le plus bizarre coquin....

PIETRO.

Les preuves ?

SAINT-PRIX.

Ce serait à la justice à les donner ; mais c'est lui qui juge les autres.

PIETRO.

Un digne homme.

SAINT-PRIX *en colère.*

Un coquin, dis-je, dont le libertinage a dérangé le cerveau ou dont l'audace impunie et les scandaleux écarts ne peuvent s'expliquer que par son mépris pour les hommes, et en particulier pour vous autres, Espagnols abrutis.

PIETRO.

Un homme ferme !

SAINT-PRIX.

Une espèce de moine sans frac, magistrat turbulent,

qui subjugué ici toutes les autorités. Despote et satellite tout à la fois, un fou dont l'énergie désordonnée suffirait à tous les offices, et qui ferait le bourreau si les bourreaux venaient à manquer, mais l'Espagne n'en manque pas.

SUZANNE.

Soyez donc plus réservé, M. Saint-Prix, on dit que l'inquisition....

SAINT-PRIX.

Oui, elle voudrait rallumer ses bûchers... et n'avoir qu'une bouche pour crier, qu'un bras pour... Tenez, Suzanne, je ne suis plus rien. Mes nobles parens ont émigré de France; leurs biens sont confisqués. Moi, qui ai mieux aimé défendre ma patrie que d'en avoir peur, fait prisonnier par vos bandes, sauvé des cachots, grâce à l'argent du comte Almaviva que j'avais connu à Paris, réduit à donner des leçons d'anatomie à quelques bacheliers...

PIETRO.

Je m'honore d'être un de tes élèves,

SAINT-PRIX.

Ayant Valence pour prison, sous la surveillance de la noire police, je ne puis rien, absolument rien; mais puissé-je mourir dans un froc de moine ou penser... dans le crâne de Basile, si je ne dissèque pas une douzaine de vos brûleurs.

PIETRO.

Te voilà bien... Une haine aveugle.

SAINT-PRIX.

Aveugle, parce qu'on ouvre les yeux. Et c'est toi,



le fils d'un philosophe, l'issu de Figaro, toi Pietro, qui les défends ?

PIETRO.

Je les connais mieux que toi. J'ai fait mes études dans une de leurs écoles.

SAINT-PRIX.

Et Figaro l'a permis ?

SUZANNE,

Laissez donc mon pauvre Pietro. Est-ce sa faute ?... C'est son grand père Bartholo qui l'a voulu, qui s'est chargé des frais de son éducation, Ce M. de Saint-Prix !

SAINT-PRIX.

Dites citoyen Prix. Nous sommes en 93. Il n'y a plus ni saints ni nobles. Le ciel et la terre ont perdu leurs aristocrates.

PIETRO.

Modère-toi, mon cher.

SAINT-PRIX *lui tendant la main.*

Allons, laissons cela ; je te convertirai plus tard.

SUZANNE.

Quelqu'un sort de chez Madame... C'est Florestine.

SAINT-PRIX *bas à Pietro.*

Heureux mortel ! voici tes amours.

#### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FLORESTINE.

FLORESTINE.

Suzanne, la comtesse vous appelle. Elle se sent un peu mieux.

SUZANNE.

J'y vais. (*Elle sort*).

SAINT-PRIX.

Mademoiselle Floresta me permet-elle de lui présenter l'hommage de mon civisme, j'entends de ma civilité ?...

FLORESTINE *regardant Pietro*.

Oui, a tous deux.

PIETRO.

Bonjour, Florestine.

FLORESTINE.

Maintenant, que je vous parle : Un muletier, passant sous la fenêtre, nous a dit qu'il avait rencontré près de Xelva, à dix lieues d'ici, M. le comte et Figaro. Ils arriveront dans la journée; quel bonheur !

PIETRO.

Faut-il nous en réjouir, Floresta ? Si votre père vient à savoir que j'ose vous aimer, que j'ose vous le dire ?.

SAINT-PRIX.

Oser, oser ! que voilà bien un mot d'ancien régime ! et qu'y a-t-il de plus naturel que l'amour entre un jeune homme et une jeune femme. Oser ! Voyons, Monsieur le timide Castillan, que vous manque-t-il pour être amant, pour être époux ? Ne réunissez-vous pas toutes les conditions de grâce et de jeunesse ?...

FLORESTINE.

Messieurs, je me retire.... (*Elle sort*).

SAINT-PRIX *à Florestine qui sort*.

Oh ! mon Dieu, pardon, Mademoiselle, il m'est

sans doute échappé quelques termes techniques..., nous autres anatomistes, l'habitude... ( à *Pietro* )  
Qu'est-ce que j'ai donc dit ?

## SCÈNE V.

PIETRO, SAINT-PRIX.

PIETRO.

Ce sont tes conditions requises....

SAINT-PRIX.

Au fait c'est vrai; maudite langue effrénée ! Mais enfin que crains-tu ? Florestine t'aime.

PIETRO.

Oui, mon ami, je le sais; mais...

SAINT-PRIX.

Tu n'as point de rival. Léon, son prétendu, est mort il y a deux ans sur la frontière d'Italie. Florestine, pendant son séjour à Paris, n'a pu échapper à l'influence des mœurs de nos Françaises qui n'aiment pas leurs amans défunts. Léon est oublié; je ne vois pas....

PIETRO.

Et M. le comte ? Consentira-t-il jamais à ce que le fils de son valet....

SAINT-PRIX.

M. le comte est bien revenu, crois-moi, de ses préjugés nobiliaires.

PIETRO.

Oui, je le sais; il est même l'objet des soupçons de la cour. On l'accuse d'entretenir une correspondance

secrète avec les révolutionnaires de France; et on lui prête l'intention de semer, en Espagne, les germes de cette liberté qui éclate comme un volcan, et dont les convulsions ébranlent le sol de ta patrie de l'un à l'autre bout.

SAINT-PRIX.

Que veux-tu? Ce n'est pas avec une petite pièce d'artifice que l'on renverse une montagne de préjugés formée par le despotisme de dix siècles.

PIETRO.

Et d'ailleurs, le pauvre Pietro n'a point de fortune, et le comte....

SAINT-PRIX.

A qui doit-il la sienne? Bégearss, ce digne ami de Torrido, Bégearss n'en serait-il pas possesseur, sans l'adresse et le dévouement de ton père? Ne vois-tu pas M. le comte traiter Figaro presque sur le pied de l'intimité, de l'égalité? L'appelle-t-il autrement que son vieil ami?

PIETRO.

Sans doute; mais....

SAINT-PRIX.

Mais, mais... foin des poltrons, morbleu! N'as-tu pas d'ailleurs un autre titre! Florestine ne te doit-elle pas la vie? Ne l'as-tu pas arrachée des bras de quatre nocturnes ravisseurs payés par quelqu'amoureux clandestin?

PIETRO.

Ah! Saint-Prix, que c'est une douce chose qu'une blessure reçue pour ce qu'on aime!

SAINT-PRIX, *le singeant.*

Et que c'est une douce chose pour ce qu'on aime, de voir encore sur ton visage cette pâle et blafarde convalescence!

PIETRO.

Oui, elle me regarda quelquefois en soupirant.

SAINT-PRIX.

C'est qu'il y tant de choses écrites sur le blanc de vos joues! il n'y a pas de vermillon au monde qui vaille cette couleur-là pour une amoureuse sauvée.

PIETRO.

Puisse donc ma blessure ne se fermer jamais! Puisse-je donc toujours être ainsi faible et languissant!

SAINT-PRIX.

Ah! toujours! toujours!... souhait d'ignorant, mons Pietro! Hâtez-vous de reprendre des forces et du coloris; et souvenez-vous, jeune homme, que les femmes ne savourent l'agonie d'un amant, qu'à condition de mort... ou de restauration prochaine.

PIETRO.

Je ne suis pas encore bien remis.

SAINT-PRIX.

A propos de mort, j'ai une proposition à te faire.

PIETRO.

Laquelle?

SAINT-PRIX.

Tu sais que les suppôts de votre gouvernement ont pris à tâche d'arrêter les progrès de la médecine, de peur qu'elle ne fit baisser le cours des miracles, des amulettes, des scapulaires et des rosaires, ces pana-

cées universelles de votre pays qui ne guérissent pourtant... que de la raison ?

PIETRO.

Je suppose... Eh bien ?

SAINT-PRIX.

Tu sais aussi que j'ai établi à Valence un cours secret, très-secret, d'anatomie ?

PIETRO.

Oui ; après ?

SAINT-PRIX.

Les sujets nous manquent... Les deux capucins que nous avons dérobés aux charniers du couvent sont achevés ; il ne reste plus que les os.

PIETRO.

Eh bien ?

SAINT-PRIX.

Eh bien, une centaine de bacheliers philanthropes et moi, nous devons aller, cette nuit, dérober quelques hôtes fraîchement logés au cimetière de Valence : veux-tu être des nôtres ?

PIETRO.

Mais si la ronde de l'alcade.....

SAINT-PRIX.

Quinze ou vingt hommes... que feraient-ils contre nous ?

PIETRO.

Et les crieurs de nuit qu'on vient de rétablir !

SAINT-PRIX.

Trente et vingt font cinquante couards.

PIETRO.

Ils sont armés...

SAINT-PRIX.

Pour la forme. Et puis n'avons-nous pas nos épées ?

PIETRO.

S'ils vous attaquent ?

SAINT-PRIX.

Tant mieux ! nous aurons des sujets tout chauds pour la leçon de demain.

PIETRO.

Profaner ainsi la terre des morts !

SAINT-PRIX.

Pour assainir et conserver la chair des vivans ! ô crime !..

PIETRO.

Mais, Saint-Prix, as-tu oublié que la police a les yeux sur toi ?

SAINT-PRIX.

Oui?... Eh bien ! qu'elle prenne garde à elle, la police ! mes cent bacheliers s'émancipent... Veux-tu être des nôtres ?

PIETRO.

Non ; des scrupules...

SAINT-PRIX.

Des scrupules !... ô Figaro, l'entendez-vous ! est-ce bien là votre sang ?... Est-ce bien là ?... Je ne m'étonne plus de l'indifférence que te témoigne ton père !

PIETRO.

Mon père a ses opinions, et j'ai les miennes.

SAINT-PRIX, *le regardant en pitié.*

Oui, soit... n'en parlons plus. Mais le secret, au moins.

PIETRO.

Oh! pour cela, tu peux y compter.

SAINT-PRIX.

Voici venir, je crois, le seigneur Torrigo, remorquant la vieille charpente de royal Basile.

PIETRO.

De la prudence, Saint-Prix, à défaut de respect!

SAINT-PRIX.

Oh! oui; à grand défaut de respect!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCEDENTS, TORRIGO, BASILE.

TORRIGO, *en entrant.*

*Ave Maria purissima.*

PIETRO.

*Sin peccado concebida.*

SAINT-PRIX, *ironiquement.*

J'ai l'honneur de présenter mes humbles respects au seigneur Torrigo, et de faire ma révérence à M. de Basile.

BASILE, *s'inclinant.*

Pardon si je ne vous la rends pas aussi profonde.... mais je suis vieux....

SAINT-PRIX.

Et vous prospérez... deux raisons majeures. Et Madame Basile?



BAZILE.

Vous me faites honneur. Elle se porte bien.

SAINT-PRIX.

Veillez lui offrir mon hommage. (*A part.*) Courons chez elle et faisons-la jaser, pour savoir un peu ce qui se passe. (*Haut.*) Messeigneurs, je me retire et vous prie de me croire l'homme le plus disposé...

TORRIDO.

C'est bien, c'est bien.

SAINT-PRIX, *à part en sortant.*

A promener le scapel sur l'étoffe de vos personnes.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* SAINT-PRIX.

TORRIDO.

Mon enfant, nous venons prendre le chocolat avec la comtesse, d'après son invitation d'hier.

BASILE.

Son invitation d'hier.

PIETRO.

Elle est un peu indisposée.

TORRIDO.

Dites-moi, Pietro, ce jeune homme est-il votre ami ?

PIETRO.

Mon ami?... oui... la conformité de l'âge... la facilité de son commerce....

TORRIDO.

Ce n'est pas, du moins, votre ami intime ?

PIETRO.

Pas précisément.

TORRIDO.

Pietro, vous n'en avez pas d'autres que nous.

BASILE.

Pas d'autres que nous.

PIETRO.

Je le sais bien, seigneur.

TORRIDO,

Ne l'oubliez pas... n'oubliez pas ce que vous devez à nos dignes frères de Séville... l'éducation religieuse qu'ils vous ont donnée, le soin qu'ils ont pris de déraciner en vous ces principes originels de la nature de votre père qui vous auraient pu faire marcher un jour sur ses traces.

PIETRO.

Je le respecte; mais croyez que jamais...

TORRIDO.

Sachez braver l'indifférence qu'il témoigne à un fils qu'il appelle dégénéré; et montrez-vous toujours digne de notre puissante protection.

BASILE.

De notre puissante protection.

( *Pietro montre sa médaille.* )

TORRIDO.

Souvenez-vous que cette médaille que vous portez secrètement, qui est le premier degré à notre sainte agrégation, et au moyen de laquelle les portes de toutes nos assemblées vous sont ouvertes; souvenez-

vous quels devoirs elle vous impose. Ces flammes qui s'élèvent sont la figure du zèle dont on doit brûler pour notre cause sacrée, et de l'ardeur avec laquelle il faut poursuivre les méchants.

BASILE.

Poursuivre les méchants.

PIETRO.

Je ne l'oublierai pas, seigneur... Mais cette ardeur, ce zèle, j'en suis distrait...

TORRIDO, *se contraignant.*

Par votre amour pour Florestine? .. Vous m'en avez fait confidence... Je l'approuve, jeune homme; et au retour du comte, je parlerai en votre faveur...

PIETRO, *avec ardeur.*

Ah! seigneur, de quel poids vous soulagez mon âme! et combien je suis heureux que le Ciel soit d'accord avec mon cœur!

TORRIDO.

Il suffit. Annoncez notre présence ici.

BASILE.

Notre présence ici.

PIETRO.

Oui, je vais prévenir ma mère.

## SCÈNE VIII.

TORRIDO, BASILE.

BASILE.

Je ne conçois pas, seigneur...

TORRIDO, *ironiquement.*

Tu persévères, Basile?

BASILE.

Vous parlerez en faveur de Pietro, vous?

TORRIDO, *brusquement et sévèrement.*

Basile, le hasard, un jour, t'a mis dans la confiance de ma vie: j'ai mieux aimé m'assurer de ta discrétion en te faisant ma créature, qu'en te rayant, avec mon poignard, du nombre des vivans.

BASILE.

Que de bontés, seigneur!

TORRIDO.

Je te savais d'ailleurs initié aux affaires de cette famille par d'anciennes relations, et disposé à te venger des mépris du comte et de Figaro : j'ai pu compter sur toi... Et puis, j'avais besoin d'un homme à qui parler... Le silence est une chose horrible quand on a des pensées qui brûlent la tête et des sentimens qui dévorent le cœur! Je craignais les rêves bruyants de la nuit, si je ne calmais cette agitation intérieure par les épanchemens du jour; mais il me fallait un homme dont le cœur fût comme un abîme!

BASILE.

Vous savez, seigneur, si le mien en est un... il y fait noir comme dans un four sans braïse.

TORRIDO.

Tu sais...

BASILE.

Silence, seigneur, voici Suzanne.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE.

TORRIDO.

Bonjour à la chaste Suzanne.

SUZANNE.

Il y a vingt ans, seigneur Torrido, ce compliment aurait pu être honorable pour moi ; mais aujourd'hui, quel mérite !

BASILE.

Nous sommes de vieilles connaissances, Suzanne et moi ; et je puis dire...

SUZANNE, *à part.*

Il va mentir.

BAZILE.

Que Suzanne a toujours été sage. (*A part.*) Quand je n'ai que du mal à dire des gens, j'aime mieux en dire du bien... Le mensonge a presque les saveurs de la calomnie.

SUZANNE, *bas.*

Le vieux coquin ne dissimule plus, depuis qu'il calomnie avec diplôme. (*Haut.*) Vous désirez, seigneurs?...

TORRIDO.

Prendre le chocolat avec la comtesse... C'est une invitation d'hier.

SUZANNE.

Madame repose en ce moment, et c'est si rare !...

TORRIDO.

Il ne faut pas la déranger.

BASILE.

Oui, nous prendrons le chocolat en attendant qu'elle s'éveille.

TORRIDO.

Basile a raison.

BASILE.

Que de bontés, seigneur!

TORRIDO.

Tu peux nous servir.

SUZANNE, à part.

Servir Basile! (*Haut.*) Je vais le préparer.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE X.

TORRIDO, BASILE.

BASILE.

Je sais, disiez-vous?...

TORRIDO.

Tu sais que j'aime Florestine.

BASILE.

Que vous avez voulu la faire enlever par quatre de ces honnêtes gens qui abondent à Valence, et dont les prouesses sont marquées sur les murailles de la ville, par des croix rouges, emblèmes d'autant d'assassins.

TORRIDO.

Tu sais...

BASILE.

Je sais que Pietro leur enleva la douce proie, au péril de ses jours, et voilà justement pourquoi je vous disais que je ne conçois pas votre intention de parler au comte en faveur du jeune homme.

TORRIDO.

Parler au comte, Basile, c'est lui apprendre ce qu'il ignore, ce qu'on lui cacherait sans doute; c'est éloigner de Valence un rival dont la fierté d'Almaviva ne consentira jamais à faire son gendre.

BASILE.

En effet; je ne concevais pas d'abord, mais à présent.....

TORRIDO.

Tu ne conçois pas davantage.

BASILE.

Ah! c'est possible, au fait... l'habitude.....

TORRIDO, *avec ardeur.*

Non, Basile, tu ne conçois pas jusqu'où va cet amour dont, pour la première fois, j'éprouve.....

BASILE.

Les douceurs?

TORRIDO.

Les fureurs!... Oui, Basile, cette âme émoussée par les passions d'une vie orageuse, cette âme, que je croyais à jamais insensible, s'échauffe et brûle à la vue de cette gracieuse enfant! Et, le croirais-tu, toi qui me connais, Basile? ce n'est plus ici le calcul de la corruption; c'est l'instinct du cœur qui me porte vers elle... je la désire comme le vautour désire sa

proie ! Mon ardente pensée se roule autour de son image comme la flamme autour des corps qui lui servent de pâture ! Et pourtant, lorsque mes regards l'atteignent et la dévorent, ma bouche reste muette, mes bras immobiles... la foudre tomberait entre elle et moi, sans changer la direction de mes regards.... Elle est là... ma main peut toucher sa robe... un invisible rempart m'arrête..... Basile, la pudeur d'une jeune fille est comme la présence de Dieu !

BASILE.

Vous renoncez donc....

TORRIDO.

Renoncer !... le pourrais-je ?... Il est tems d'en finir avec les combats que je me livre... il faut la posséder à tout prix !

BASILE.

\*De sorte, seigneur, qu'une folle passion de jeune homme vous fait oublier les graves intérêts qui semblaient vous occuper. La haine que vous portiez au comte et à Figaro...

TORRIDO.

Vit dans mon cœur plus exigeante que jamais !

BASILE.

Quoi ! la haine et l'amour.....

TORRIDO.

\*L'une et l'autre seront satisfaits... Ecoute !

BASILE.

Suzanne sert le chocolat : laissez-la se retirer... quand ma bouche sera occupée, je vous prêterai une oreille plus attentive.



SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE.

SUZANNE.

Vous êtes servis.

BASILE, *s'asseyant.*

Charmante Suzon !

TORRIDO, *s'asseyant.*

La comtesse?...

BASILE.

Le chocolat?...

SUZANNE, *à Torrigo.*

Elle souffre. (*A Basile.*) Vous le trouverez bon.

TORRIDO ET BASILE, *ensemble.*

C'est très-bien.

SUZANNE, *en sortant.*

A son retour, que va dire Figaro de tout ceci?

SCÈNE XII.

TORRIDO, BASILE. (*Ils déjeûnent.*)

BASILE.

Je suis tout oreilles, seigneur.

TORRIDO.

Le tems est venu pour notre propagande, Basile, de reconquérir la puissance dont elle fut dépossédée. Les excès de la révolution française ont alarmé notre gracieux souverain Charles IV, qui appelle à son

secours les ressources de notre sainte corporation....  
 Oui, Basile, oui, mon ami, la redoutable inquisition est  
 à la veille de lever sur l'Espagne ses cent bras de  
 Briarée tous armés de torches!

BASILE.

Que Dieu vous entende, seigneur! mais on dit que  
 Charles IV restreint....

TORRIDO.

Une fois établis, nous savons nous passer de l'as-  
 sentiment des princes, et marcher largement dans nos  
 voies.

BASILE.

De sorte....

TORRIDO.

De sorte que si je puis parvenir à faire jeter dans  
 les prisons du Saint-Office, ou le comte, ou Figaro,  
 je suis vengé du libelle anonyme dont le valet est  
 l'auteur, et pour l'impression duquel le maître a fait  
 les frais.

BASILE.

Enfermer l'un ou l'autre? pourquoi pas tous les deux?

TORRIDO.

S'il était possible! Tu conçois alors combien il m'est  
 facile de m'emparer de Floresta. Elle est sans défense.  
 La comtesse, dont les chagrins ont altéré la raison,  
 et dont je dirige la conduite à mon gré, la comtesse  
 n'est point un obstacle. Le jeune Pietro, imbu de nos  
 principes, enlacé de nos replis, je le fais rappeler à  
 Séville par nos bons pères. Reste Suzanne, bien mal-  
 heureuse, bien atterrée du coup qui aura frappé son

mari, bien incapable de protéger une enfant que le couvent réclame; et une fois Floresta dans un couvent.....

BASILE.

C'est clair; et je conçois parfaitement. Mais depuis que le comte est exilé à Valence, il s'est fait bien des amis; tous les mécontents le regardent comme leur chef, et je doute qu'un acte arbitraire....

TORRIDO.

Il ne nous est pas encore donné de nous permettre ces douceurs, Basile; mais si nous pouvions produire des preuves authentiques de la correspondance du comte et de Figaro avec les républicains de France, de leurs projets d'affranchir.....

BASILE.

O béatitude! mais la chose est sans doute.....

TORRIDO.

Très-possible, Basile, presque certaine.

BASILE, *très-étonné.*

Oh! oh! je ne conçois pas.....

TORRIDO.

Regarde ce secrétaire.

BASILE.

Permettez.... mes lunettes..... ( *Il met ses lunettes et regarde* ). Eh bien?

TORRIDO.

Ces preuves sont là.

BASILE, *très-étonné.*

Bah!.... comment savez-vous....

TORRIDO, *mystérieusement.*

Les nouveaux domestiques de la comtesse me sont dévoués. Suzanne n'a pas reçu les dernières lettres de Figaro. Elles sont dans mes mains. Ecoute la fin de celle-ci. ( *Ils se lèvent* ).

« Depuis que tu m'as écrit les fréquentes visites de l'exécrable Torrido, »

Tu l'entends; l'exécrable!!! O vengeance!

« je ne dors plus. Des papiers importants sont cachés  
» dans le secrétaire de la grand'salle. Ne te dessaisis  
» de la clef en faveur de personne, je n'excepte pas  
» même Madame la comtesse. Nous serons de retour,  
» j'espère, sous quelques jours. Je t'embrasse, ma  
» pauvre Suzanne, avec ma vieille face de revenant. »

BASILE.

Oh ! bah !

TORRIDO.

Tu conçois ?

BASILE.

Peste !

TORRIDO.

Mais la difficulté, c'est d'avoir cette clé. La demander à Suzanne, il n'y faut pas songer; elle a trop de pénétration, et ses soupçons....

BASILE.

Si vous la lui faisiez demander par la comtesse ?

TORRIDO.

Suzanne voudrait encore savoir pourquoi. Elle tranche de la maîtresse dans la maison.... Non.... je

n'aurai recours à ce moyen qu'à la dernière extrémité.

BASILE, *après réflexion.*

Combien me donnerez-vous, seigneur, d'une excellente idée ?...

TORRIDO.

Comment ! te donner, Basile ! tu demandes toujours ! Ne t'ai je pas comblé déjà ? Ne t'ai-je pas fait épouser une jeune femme charmante ?

BASILE.

Une veuve de votre seigneurie.

TORRIDO.

Et qu'importe ! à ton âge... Ne t'ai-je pas nommé scribe du Saint-Office, mon secrétaire intime, sous-bibliothécaire du palais, vice-inspecteur des tondeurs de mules de Valence?... Et parce que le hasard t'adresse une idée...

BASILE.

Chose rare ; mais vous l'aurez gratis. Regardez cette bougie.

TORRIDO.

Que veux-tu dire ?

BASILE.

Vous ne comprenez pas ?

TORRIDO.

Non.

BASILE.

Il va sur mes brisées..... Une empreinte bien prise.... et puis un honnête serrurier.....

TORRIDO, *transporté.*

Tu seras décoré, Basile.

BASILE.

Je savais bien que tôt ou tard on me rendrait justice.

TORRIDO.

Prends vite cette empreinte, Basile, prends vite.

BASILE, *détachant un morceau de bougie, et la pétrissant dans ses mains.*

Vous me direz peut-être, c'est un moyen bien chétif.

TORRIDO.

Et qu'importe, Basile? sommes-nous en représentation devant des hommes pour faire les grands? bâtissons-nous un de ces drames où tout est d'or jusqu'à la charpente, et tout royal jusqu'à la garde-robe? Eh, mon pauvre Basile, si tu connaissais l'origine des plus mémorables choses, tu serais moins difficile sur le choix des moyens pris à huit-clos. Souvenez-vous, prétentieux, que c'est de la fin et non des moyens que les évènements reçoivent leur étiquette, et continuez de pétrir votre cire.

BASILE.

Si quelqu'un venait à nous surprendre.....

TORRIDO.

Dépêche, dépêche-toi..... j'entends du bruit chez la comtesse.

BASILE.

Voilà qui est fait.

TORRIDO.

Délicieuse créature! que tu rachètes bien en un seul jour, Basile, tes soixante ans de stupidité!!!

BASILE.

Que de bontés, seigneur !

TORRIDO.

Le comte et Figaro peuvent arriver d'un moment à l'autre. Crois-tu qu'il faille beaucoup de tems pour que cette clé ?..

BASILE.

En la commandant aujourd'hui, je pense que demain, dans la soirée.....

TORRIDO.

Va la commander à l'instant, et sur ton chemin....

BASILE.

Oui, oui, la calomnie, toujours la calomnie.... recommandation très-inutile! j'ai mon brevet, et je ne vole pas l'argent du trésor, Dieu merci.

TORRIDO.

Le comte et Figaro.....

BASILE.

Oui, oui, des ennemis du gouvernement, des impies qui ne croient ni à Dieu, ni à diable.

TORRIDO.

Tu chargeras le chef des Serenos.....

BASILE.

C'était convenu : de renverser, pendant la nuit, la statue de la vierge sur la place de Villaraza.

TORRIDO.

Et demain.....

BASILE.

O profanation! la statue de la Vierge renversée! voilà qui crie vengeance! ce sont les amis de Voltaire et de Rousseau! Tout est perdu si l'inquisition ne nous protège contre les fureurs des iconoclastes.

TORRIDO.

Et puis, et puis.....

BASILE.

Eh oui, eh oui, et toujours..... doutez-vous, seigneur, de mon talent d'improvisation? Un mot dans l'oreille de celui-ci, une phrase dans la boutique de celui-là, un petit coup de langue serpentine à travers un groupe triant la vermine sur le parvis d'une église..... Depuis le tems qu'il en rabache, ce serait bien le diable si Basile allait rester court!....

TORRIDO.

Va donc.

BASILE, *va et revient.*

Vous êtes bien sûr, seigneur, qu'après cette vie.....

TORRIDO, *effrayé.*

Le néant. Basile en douterait?...

BASILE.

C'est qu'une pointe de goutte.....

TORRIDO.

Est moins aiguë que ce poignard.

BASILE *se retire.*

Je m'en rapporte parfaitement à vous.



**SCÈNE XIII.****TORRIDO, seul.**

Ah! je suis un exécration, dites-vous, Figaro? ah! vous faites des libelles contre Torrigo et les siens! ah! vous le provoquez, ce Torrigo, que vous ne connaissez pas..... Qu'ils tremblent! Ma haine pour eux, si légitime, s'accroît de toute la violence de mon amour... Que peuvent-ils, eux et les leurs contre nos tribunaux d'exception? Toute l'Espagne se couche à plat-ventre devant nous. Le fanatisme a tout soumis à notre domination..... Pour nous sont les voleurs même, les fibustiers échappés des prisons ou des présides, toute la domesticité, soixante mille étudiants qui mendient, le soir, aux portes des convents, pour acheter des livres; plus de cent mille pauvres nourris par cent mille moines. Maîtres et valets, grands et petits, bons et méchants, puisqu'on distingue, tout est pour nous! Sainte et crasse ignorance, fertile domaine de qui sait t'exploiter, que Dieu te maintienne ici bas pour sa plus grande gloire, et le plus grand bonheur de ses rares élus..... Voici la comtesse: faisons en sorte qu'elle ne soit pas ici, demain, à l'heure de mon opération avec le futur chevalier Basile.

**SCÈNE XIV.****TORRIDO, LA COMTESSE.****LA COMTESSE.**

Veillez recevoir mes excuses, seigneur..... mais

depuis quelques jours, j'éprouve un accablement.... vous le dirai-je ? oui, je crains quelquefois pour ma raison.... la moindre réflexion me fatigue et m'excède... ma tête est un cahos où mille idées bizarres se confondent.... A la fin de la journée, si le sommeil ne venait à mon aide, s'il me fallait penser encore, je crois que la folie .....

TORRIDO.

Rassurez-vous, chère comtesse. Cette crainte même est une preuve de votre force morale. Quand l'âme plane ainsi au-dessus du désordre de ses facultés, et peut le juger, elle est bien loin d'avoir perdu sa vigueur.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous m'êtes d'un singulier secours, seigneur, pour calmer ces tristes agitations ! Que j'ai besoin d'un homme en qui je puisse croire sans examen ! Et que ces consolations que vous appelez du Ciel sur cette âme accablée, seigneur, que ces consolations me sont précieuses !.... je m'abandonne à vous.

TORRIDO.

Espérez, Madame, espérez des jours plus tranquilles. Persévérez avec confiance dans le repentir de vos fautes passées ; ce repentir constant en est la peine et l'expiation. Soyez tout entière aux conseils désintéressés que je vous donne. Vous savez que mon zèle n'a pas attendu que le hasard me rapprochât de vous pour vous offrir mes secours. J'ai profité de l'absence de deux hommes, mes ennemis, pour venir solliciter auprès de vous le ministère de consolateur ; et

je ne réclame pour récompense que d'en exercer tous les droits pour votre bonheur, jusqu'à la tombe... et au delà.

LA COMTESSE.

Disposez de ma volonté, seigneur; votre parole est un oracle pour moi, vous le savez, depuis que j'ai le bonheur de vous connaître.

TORRIDO.

Le comte, votre époux.....

LA COMTESSE.

Oui, votre sévérité lui reproche bien des choses; mais, vous me l'avez dit, vous me l'avez persuadé, on ne doit compte que de soi devant Dieu.... Les liens qui m'attachaient à la terre sont tous rompus; et, à part une affection bien tendre encore, fruit de l'habitude et des souvenirs, le comte n'a le droit de rien exiger de moi.

TORRIDO.

Il se perd, Madame, il se perd à tout jamais s'il persévère..... et ce Figaro....

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison; c'est Figaro dont les principes....

TORRIDO.

Pas d'autres rapports avec eux, que ceux de la famille.

LA COMTESSE.

Oui, seigneur..... tout entière à vous..... j'ai tant souffert!

TORRIDO.

Allez demain, comtesse, je vous y engage, demain.

après midi, dans l'église de la Vierge des désespérés, joindre vos prières à celles des autres fidèles. L'intercession de la Vierge est puissante contre l'accablement et le désespoir.... Vous irez ?

LA COMTESSE.

Oui, seigneur.

TORRIDO.

Adieu, chère comtesse, adieu. (*Florestine paratt. Elle salue Torrido, qui la regarde un instans avec ardeur, s'incline et dit à part en sortant :*) Qu'elle est belle ! hâtons l'exécution de nos projets.

## SCÈNE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE.

FLORESTINE.

Maman, maman, bonne nouvelle ! M. le comte arrive. Figaro le devance de quelques pas.... que je suis heureuse !

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCEDENTS, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame, Madame, ils sont enfin de retour !

FIGARO, *saluant la comtesse.*

Madame la comtesse....

FLORESTINE.

Monsieur le comte est-il bien portant ?

FIGARO.

Vous allez le voir, Mademoiselle; je l'ai laissé à la porte de la ville, où il est monté chez un seigneur de ses amis.... Il est très-fatigué. Un bain, vite, et sa chambre prête.

FLORESTINE.

Oui, oui, je vais donner des ordres. (*Elle sonne.*)

FIGARO, à la comtesse.

Madame la comtesse est toujours souffrante ?

LA COMTESSE.

Oui, toujours souffrante, toujours. ... Suzanne, je rentre chez moi; tu viendras m'y trouver dans quelques instans. (*La comtesse rentre dans sa chambre.*)

FIGARO. (*Il s'assied accablé, et ôte son chapeau.*)

Ah, mon Dieu! que la vie est lourde à cinquante ans passés, et qu'on est bête de la défendre contre les maladies et contre les méchants hommes plus rongeurs qu'elles.

SUZANNE.

Et toi aussi, mon pauvre Figaro, tu as l'air bien abattu! Te voilà défait comme un échappé...

FIGARO.

De la cour!... Une brigade de courtisans sur les épaules, un tintement de fers dorés dans les oreilles; et Bégearss dans le cœur, comme une épine à mille dents!

FLORESTINE, à un domestique qui parait.

Un bain, vite.

SUZANNE.

Et la chambre de M. le comte.

LE DOMESTIQUE, *à part.*

Ils sont de retour! prévenons à l'instant le seigneur Torrido.

FLORESTINE, *au domestique.*

Eh bien! que faites-vous là? dépêchez... Prenons moi-même la moitié de ces soins pour ce cher père... Allons, allons.

(*Elle sort d'un côté et le domestique d'un autre.*)

## SCÈNE XVII.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE.

Eh mon Dieu! ton fils qui ne sait pas... (*Elle appelle.*) Pietro! Pietro!

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCEDENTS, PIETRO.

PIETRO, *un peu embarrassé.*

Me voilà; qu'y a-t-il?... Ah! c'est mon père! il est de retour...

SUZANNE.

Eh bien! eh bien! vous n'êtes pas dans les bras l'un de l'autre? Pietro, Figaro... ton père, ton enfant.. (*Elle se place entre eux.*) Oh! je vous en conjure, ne déchirez pas le cœur de Suzanne! Pietro, ce pauvre cher ami! tu aimes bien ton père... et toi, n'est-ce pas, Figaro, tu l'aimes aussi?... (*étouffant.*) Je suis bien malheureuse! vous empoisonnez mes vieux jours!

FIGARO, ouvrant les bras.

Pietro!

PIETRO, se jetant dans les bras de son père.

Mon père!

SUZANNE, riant et pleurant, s'épanouit.

Si vous saviez combien vous m'êtes chers tous deux ! C'est qu'il te ressemble ! (Pleurant.) Que voulez-vous ? je suis ainsi... Venez, Suzanne est heureuse !

( Elle les étreint tous deux à droite et à gauche. )

FIGARO.

Laisse-moi un instant avec ta mère.

SUZANNE.

Tu le renvoies déjà ?

( Pietro sort. )

## SCÈNE XIX.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Pouvons-nous causer de nos affaires devant lui ? une espèce de moinillon ! et c'est moi qui l'ai procréé !... en es-tu bien sûre, Suzanne ?

SUZANNE.

Demande à tous ceux qui admirent son visage... J'en suis folle.

FIGARO.

Quel dommage qu'on m'ait gâté cet ouvrage-là !

SUZANNE.

Tu reviens toujours là-dessus... est-ce ma faute ? ton

père Bartholo l'a voulu ; tu étais absent , à mille lieues, au Mexique ; le pauvre cher homme s'était fait dévot ; il avait de l'argent... il est mort en odeur de sainteté.

FIGARO, *brusquement et fort.*

En odeur de stupidité ! Pauvre nature vieillissante !...  
Mais parlons d'autre chose.

SUZANNE.

Eh bien , qu'avez-vous fait en cour ?.. Le roi...

FIGARO.

Il mourra dans la même odeur que mon docteur de père... les moines l'ont accaparé. Le comte n'a pu avoir qu'une audience, après quatre mois de séjour. Nous restons claquemurés dans Valence, véhémentement soupçonnés de vouloir être libres, nous et quelques autres... défense expresse de sortir d'un étroit rayon hors de la ville.

SUZANNE.

Comment, vous n'avez pu obtenir?..

FIGARO.

Non, de par Bégearss, chez qui j'ai fait antichambre sur un fauteuil à clous dorés. Nous sommes maudits ! Bégearss est gras comme je suis maigre, rouge comme je suis vert ; il va, piaffant, à la cour, honneur en croupe et foulant les petits sur son chemin ! (*avec éclat.*) Femme, la prospérité de Bégearss m'a fait croire à l'Enfer ! que je meure, si je n'y crois pas !... (*avec plus d'éclat.*) Tais-toi, parlons d'autre chose ! Dis-moi, les papiers.....



SUZANNE.

Je suis tout étourdie... Ah! mon Dieu! quels papiers?

FIGARO.

Dont je te parlais dans ma dernière lettre.

SUZANNE.

Il y a juste un mois que tu n'as pas écrit.

FIGARO.

Perdez-vous la tête, ma femme?

SUZANNE.

Ah! mon Dieu! de te voir sec et colère comme tu es, cela me fait un mal!... Voyons...

FIGARO.

Ne t'ai-je pas écrit, la semaine dernière, que ce secrétaire renferme des papiers importants, avec ordre de ne pas te dessaisir de la clé?

SUZANNE.

Il y a un mois, dis-je, que nous étions sans nouvelles.

FIGARO.

Malédiction!!! Bégearss! Torrido!... Ouvre ce secrétaire, Suzanne; ouvre-le, dépêche-toi, je suis sur des charbons.

SUZANNE, *qui a un trousseau de clés appendu à une chaîne d'argent, ouvre le secrétaire.*

Eh! bon Dieu! modère toi! quel homme! et tu dis que tu vieillis!

FIGARO, *ouvrant un tiroir, s'écrie en s'essuyant.*

Tout est bien... Quelle peur j'avais!

SUZANNE.

C'est que tu m'en as fait une!

FIGARO, *parlant.*

Maintenant que nous voici, il n'y a plus de danger.

SUZANNE.

Quel danger?

FIGARO.

Rien... Et tu n'as pas reçu de lettre?

SUZANNE.

Quand je te dis...

FIGARO.

Torrído vient ici tous les jours, me mandais-tu?

SUZANNE.

Et c'est vrai, lui et Basile.

FIGARO.

Basile ! faudrait-il encore batailler avec Basile ? Le démon des contrastes le pousse-t-il sur mes vieux jours, comme il l'a fait jadis sur mes jeunes, et faudra-t-il encore entrechoquer nos délabrés individus ?

SUZANNE.

Oh ! mon ami , ce n'est plus le même Basile d'autrefois.

FIGARO.

Il se porte bien ?

SUZANNE.

Il est toujours pâle ; mais gras et potelé , un vieux poupard. Il se porte à ravir.

FIGARO.

A ravir ! tous , tous , excepté nous autres honnêtes !

Basile bien portant, il faut mourir... Viens „Suzanne, viens me donner des détails sur les visites de ces deux hommes.

## SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS , UN DOMESTIQUE , DON PAOLO ,  
GUSMAN D'AGUERRA , PLUSIEURS AUTRES  
SEIGNEURS.

LE DOMESTIQUE.

Plusieurs seigneurs, instruits de l'arrivée de M. le comte, désirent lui parler.

FIGARO , *aux seigneurs.*

Je demande bien pardon à vos seigneuries; mais M. le comte est si fatigué, qu'en arrivant...

DON PAOLO.

Il suffit, nous reviendrons dans la journée.

GUSMAN.

Savez-vous, Figaro?...

FIGARO.

Oui, seigneur, notre exil est maintenu...

DON PAOLO.

Par Saint-Jacques, ces gens veulent se perdre... pauvre roi !!

FIGARO.

Patience, seigneur, patience... J'anoncerai à M. le comte la visite de vos seigneuries... Il a grand besoin de vous voir...

GUSMAN.

Nous reviendrons...

FIGARO, *à part.*

Ce sont nos mécontents. (*Les seigneurs sortent*).

SUZANNE.

Viens te restaurer un peu, mon cher ami, tu fais peine à voir.

FIGARO.

Il y a deux mois que je n'ai pas fermé l'œil, à la lettre. Je crois que je ne dormirai que lorsque...

SUZANNE.

Que lorsque...

FIGARO, *à part.*

Imprudent, qu'allais-je dire ! (*Haut*). Que lorsque... je me serai un peu refait du séjour de Madrid.

SUZANNE.

Viens, viens causer en déjeunant.

FIGARO.

Déjeuner ? J'essaierai. Mais la prospérité des fripons tue l'appétit des honnêtes gens. Viens ma vieille Suzanne.

(*Il l'embrasse tendrement et ils sortent, Figaro tenant son bras passé autour de sa taille*).

FIN DE L'ACTE PREMIER.

---

## ACTE II.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Figaro? tu n'as presque rien pris... moi, d'abord, tu me bouleverses avec ton air effaré.

FIGARO.

Achève ton récit, puisque tu n'as pas voulu le faire tandis que je déjeûnais.

SUZANNE.

Le pouvais-je en conscience? je te voyais frémir, trembler à mesure que je parlais; et quand tu as enfoncé ton couteau dans la table, j'ai eu une frayeur...

FIGARO.

Ceci est nerveux, voilà tout. Tu disais...

SUZANNE.

Tu me promets au moins...

FIGARO.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu dises.

SUZANNE.

Eh bien ! mon ami, le seigneur Torrido s'est impatronisé dans la maison dont il a fait renvoyer les anciens domestiques.

FIGARO.

Après.

SUZANNE.

Il vient ici tous les jours avec Basile.

FIGARO, *se lève, s'agite, se promène et se dit.*

Torrido, passe encore, je conçois; un système, un parti pris de persécution, un plan, un air de force, de vigueur, une méchanceté réfléchie, à défaut d'esprit inné, de la férocité, quelque chose enfin ! mais Basile !!!... Basile puissant, protégeant et riant dans sa peau... Tu disais....

SUZANNE.

Allons, je ne dirai plus rien.

FIGARO.

Tu disais...

SUZANNE, *à part.*

Abrégeons : (*Haut*) Que Torrido s'est emparé de l'esprit de Madame, qu'il la gouverne à son gré, que depuis qu'il nous fait visite, Madame n'a plus la tête à elle. Toujours dans son oratoire, priant et pleurant; quelquefois, égarée par la douleur, appelant à grands cris son fils Léon qui n'est plus et son malheureux père; puis soudain, effrayée de ces noms échappés de sa bouche, de ces noms qui lui rappellent une faute, depuis si longtemps expiée, tombant dans une sombre terreur qui lui crée des fantômes; voyant s'ouvrir

devant elle un enfer, que le seigneur Torrido a soin de mettre tous les jours sous ses yeux, pâle, mourante, échevelée, si nous n'étions pas là, Mademoiselle et moi pour la secourir, ce serait fait de sa vie.

*FIGARO, se parlant et faisant d'horribles efforts pour se contraindre.*

Au fait, oui, pourquoi s'emporter? Pourquoi permettre au délire de battre mon cerveau?... Voyez-les, eux, calmes, tranquilles, sérieux et graves, poursuivant leurs crimes sans éclat et sans colère, comme il sied à des forts, déchirant leur proie à belles griffes, puis mettant leurs gants hypocrites à leurs mains ensanglantées, et bénissant la foule comme si de rien n'était... Suzanne, il n'y a pas de nerfs qui tiennent, ton Figaro est un bûtor. Tu disais ..

**SUZANNE.**

La malheureuse comtesse, crédule et peureuse comme un enfant, depuis votre absence, nous fait coucher, Florestine et moi, dans les deux pièces à droite et à gauche de sa chambre; elle veut, dit-elle, reposer sous la garde de l'innocence...

**FIGARO.**

Dont elle te fait l'honneur de te croire l'emblème?

**SUZANNE.**

A la bonne heure, au moins, tu plaisantes. Non, mon ami, cet honneur est pour Florestine; et voici le lit volant qui, tous les soirs, reçoit la charmante fille, ce qui, au penser de Madame, éloigne les malins esprits.

FIGARO.

Et toi, de l'autre côté, qu'éloignes-tu ?

SUZANNE.

Moi ? ma foi, je l'ignore. Si les malins esprits venaient, ils ne trouveraient guère à qui parler ; car je crois que j'en ai peur. Tout ce que nous dit le seigneur Torrido...

FIGARO.

Est-ce que par hasard le souffle empesté du monstre vous aurait atteint, ma femme, et croiriez-vous ?...

SUZANNE.

Non, mon ami, mais quand on entend toujours parler de la même chose...

FIGARO.

Dieu et Figaro ne vous le pardonneraient pas. (*On sonne*).

SUZANNE.

La comtesse me sonne. Elle va quitter le comte qui est entré chez elle par le petit escalier. Je dois l'accompagner à l'église. Nous ne faisons pas d'autre promenade.

FIGARO.

Va, ma vieille, va.

SUZANNE, *se retournant*.

Ta vieille ?

FIGARO, *la contemplant*.

Hélas ! oui, et j'en suis aussi fâché que toi ; mais de toutes les vieilles, il n'en est pas que j'aime autant que ma femme, car enfin, là-dessous il y a eu Suzon,



la Suzon de mes beaux jours; et de toutes les jeunes, c'est Suzon que j'aimais le plus autrefois, dans un passé à perte de vue; il y a... trente ans ! Embrassez-moi, ma bonne Suzanne.

( *Ils s'embrassent. Suzanne entre chez la comtesse.* )

## SCENE II.

FIGARO, *se promenant avec action.*

Il faudra bien pourtant en finir avec toutes ces moustiques qui nous rongent, quitte à nous déchirer en nous grattant!... Et moi, idiot, qui me flattais, après l'affaire Bégearss, de Paris, quand je l'eus chassé du logis, que la fortune allait me donner mes invalides, et me permettre de ruminer le passé, à défaut d'avenir; moi, bonhomme, qui m'étais imaginé que Beaumarchais, mon véridique historiographe, à moi, avait enfin terminé sa tâche, et qu'il pouvait mourir, comme il l'a fait ! Qui osera le continuer, à l'usage de mon dauphin Pietro ?... Qu'il m'a bien connu, ce génie ! Et avec quel charme je vois mon anti-royale effigie reproduite dans ces trois œuvres immortelles qui ne me quittent pas ! ( *Il tire de sa poche trois brochures, il prend la première et la place à une extrémité de la table devant laquelle il se trouve.* ) Me voilà, jeune et fringant barbier de Séville, enlevant, pour un jeune seigneur, la future de mon père qui était encore garçon ; débör-

dant de mon intarissable gaité une vie sans origine connue, comme le Nil, et vouée aux batailles contre les Tartares du monde civilisé. (*Il place une seconde brochure à la suite de la première.*) Ici, concierge d'une excellence, me mariant de compte-à-demi avec mon noble maître; lui soufflant sa part de ma propriété, trait de sublime audace par la justice qui courait alors... et qui ne s'est pas arrêtée depuis. (*Il place une troisième brochure*). Ici, défendant la fortune et la fille de monseigneur contre l'âpre convoitise de Bégearss-Isariote. (*Il se découvre.*) Et puis, me voilà, moi, tome quatre vivant de mon histoire, en peau et en os, avec mon luisant sommet où les soucis et les sois pâturent depuis quarante années, et sur lequel ils n'ont enfin rien laissé. J'écrirai des mémoires, et je dirai à un auteur dramatique, quel qu'il soit : Tiens, prends, demande pardon à Beaumarchais, indulgence au public, et marche avec courage. Il lira dans ces mémoires, je l'espère du moins... Rien que l'espérance !... Si le comte voulait, il a des amis, des partisans, beaucoup... mais il est accablé par le poids des chagrins et des ans qui s'entassent... Ah ! bah, ne me parlez pas des grands pour agir... mille délibérations, pas un acte ! Parlez-moi de nous autres, maudits, hâlés et maigris aux ardeurs de toutes les misères... Il me disait pourtant au retour : *Nous verrons; que ce serait bien finir ! l'Espagne un jour reconnaissante...* C'est cela, un hochet de statue au bout ! Qu'importe, s'il persévérât ? Mais il retombe. Le voici, gourmandons un peu sa mollesse, et donnons-lui la fièvre à défaut de vigueur.

## SCENE III.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *en entrant.*

Les infâmes!

FIGARO, *à part.*

Furieux? bon! jetons un peu de flegme affecté dans sa colère; c'est de quoi l'attiser.

LE COMTE.

Non contents de payer par l'exil de signalés services, ils pénètrent jusque dans ma maison; ils m'enlèvent l'affection de ma femme! J'arrive, le cœur gros de malaise, je m'attends à la voir alléger mes soucis en les partageant; je la trouve froide, silencieuse; ma présence la gêne; il lui faut, dit-elle, continuer ses prières! J'attends des consolations, elle me parle du Ciel; je laisse éclater ma colère, elle me parle de l'Enfer!... L'Enfer! il est partout où ces hommes pénètrent, et ils en sont eux-mêmes les horribles démons.. ô rage!... Et toi aussi, Figaro, du flegme! tu ne dis rien à cela?...

FIGARO.

Qui, moi?... je me repose. Dame! que voulez-vous? il faut bien prendre son parti, quand on n'est pas les plus forts.

LE COMTE.

Bégearss! Torrido! Basile!

FIGARO.

Eh bien! Basile? pas si sot que vous le croyez! (*à part.*) Je me damne!

LE COMTE.

Pas si sot ! lui, mon valet autrefois !

FIGARO.

Il a bien cheminé depuis, et ce n'est point par là que je le méprise.

LE COMTE.

Quand je dis mon valet, tu entends bien que je fais une exception pour toi.

FIGARO.

Vous ne la feriez pas, que Figaro ne s'en estimerait pas moins, il vous le proteste.

LE COMTE.

Ah ! ça, mais, à Madrid, en chemin, c'était moi qui calmais les éclats de ta fureur, et maintenant...

FIGARO.

Maintenant, j'ai réfléchi et rends justice à qui de droit. La haine n'exclut pas l'admiration, et j'ai toujours eu un genou en terre devant tout ce qui ressemble à la constance. Basile, enfin, votre ancien tourangeau près de ma femme... Basile, pour commencer par le moins admirable des trois, Basile, tant décrié, sifflé et bafoué, n'est pas un homme sans mérite.

LE COMTE.

Plaisantons-nous ?

FIGARO.

Voyez-le à son début, niais, sournois, avalant des couleuvres, digérant tout, hormis les dards qu'il gardait dans son cœur ; et, sa provision faite, mettant en seigne de délateur, calomniateur et tout ce qui con-

cerne le noble état; commençant petitement, mais grandissant déjà quand nous quittons l'Espagne. Nous revenons, que voyons-nous? Basile, mes amours, est-il aux galères de Ceuta? Point. Il est à Valence, honoré, titré, chamarré en dépit des clameurs; il assiste aux petits soupers; il boit du rouge Valdepenas, du blanc de Yepès : il n'est pas rubicond, c'est vrai, parce qu'il a le sang noir-boue; mais il est gras et dodu, il faut être juste; il a du ventre, ma femme le dit; il crache haut devant le monde et il est fier; et il a bien raison; et Figaro, son très-humble, se prosterne devant sa supériorité.

LE COMTE.

Est-ce un parti pris?..

FIGARO.

Quant à Bégearss et Torrido, sérénissimes, gens à dédicaces... ils les méritent bien! Voyez leur persévérance, leur idée fixe de faire le mal : ils marchent, marchent à travers buissons et fossés. Si la probité leur barre le chemin, ils enjambent; si un cœur d'homme s'oppose, ils saignent, sucent leurs doigts et filent; si l'on crie, le baillon qui étouffe; si l'on remue, des fers qui agacent les os... Rares et sublimes génies, que rien n'entrave et n'arrête, qui culbuteraient la terre, s'ils s'en mêlaient, tenaces qu'ils sont, et immuables comme le destin, parce qu'ils veulent toujours. . *unum et idem!*..... Monsieur le comte a-t-il déjeûné?

LE COMTE, *jetant par terre un vase qui vole en éclat.*

Figaro !

FIGARO.

Quand vous en briseriez deux, une volonté ferme n'en serait pas moins une belle chose, et son contraire une très-pitoyable, dussiez-vous en briser un million.

LE COMTE.

Vous me manquez, Figaro!

FIGARO.

Ceci dépend de l'opinion que Monseigneur a de lui dans toutes ces affaires.

LE COMTE.

Mais, malheureux, peux-tu envisager de sang-froid le triste sort qui nous est réservé?

FIGARO.

Il n'est pas gai, je l'avoue, même en supposant le mieux. Voir Basile, Torrido et consorts vous accorder leur protection, vous tendre la main pour vous honorer, vous sourire charitablement le jour pour que vous dormiez un peu la nuit, et soyez presque sûr de votre lendemain, exiger, en retour de tant de bontés, de la soumission, du respect...

LE COMTE.

Du respect!

FIGARO.

Que voulez-vous? Nécessité est là avec ses clous d'airain.

LE COMTE.

Du respect!

FIGARO.

Ménagez-vous pour le revers de la médaille. Suppo-

sons le pis, le vraisemblable, le vrai : Il ne sera pas trop plaisant , vous avez beau dire , d'avoir constamment à ses trousses , mouchards , grands et menus , explorant tous vos pas les plus secrets , se glissant jusque sous votre robe de chambre pour entendre si vous toussiez religieusement et éternuez monarchiquement ; puis , quoique vous fassiez , vous dénonçant aux puissances . Pas plaisant du tout , en vérité , de ne savoir où se fourrer la tête , pour ne pas rencontrer de ces yeux terribles qu'on voit en rêve , de perdre le repos , le sommeil , l'appétit , ou , si on le conserve , de n'oser porter son potage à sa bouche , vu que si Basile et Torrido ont soufflé dessus , il y a de quoi mourir livide , raide et enflé comme un ennemi de sainte Locusté... Je ne parle pas des sueurs froides ; d'une fureur concentrée , des lentes agonies de la peur , de la nuit éternelle et du froid des prisons , mais enfin , avec de la philosophie , comme j'en ai , moi , on peut tout supporter , et même rire aux larmes , ainsi que je fais. (*Il grince des dents et brise un vase.*)

LE COMTE.

Il devient fou. Quelle contradiction !

FIGARO, *se parlant.*

Dire ces choses et se tenir coi , pas possible !

LE COMTE.

Ta colère enfin me soulage.

FIGARO.

Tant pis pour nous ! ce n'était pas mon projet.

LE COMTE.

Voyons, mon vieil ami, ne nous séparons pas dans ce moment critique.

FIGARO.

Et qui songe à cela ? Ce n'est pas Figaro.

LE COMTE.

Quel parti prendre, que faut-il faire ?

FIGARO.

Si, comme autrefois, heureux qu'on était, on n'avait en présence qu'un seul ennemi, un homme, un Bégearss, fût-ce un diable athlétique, je vous dirais : Maître, je m'en charge à moi seul, nous nous prendrons au corps, nous lutterons ensemble, et je l'étoufferai ou il m'étouffera, et tout sera dit.

LE COMTE.

Je te reconnais-là !

FIGARO.

Mes preuves sont faites. Mais aujourd'hui que puis-je ? La légion de diables que j'avais soupçonnée sous le pourpoint de Bégearss, est éclosée et nous presse ; nous en voyons des centaines autour de nous. Il faudrait être diable en chef pour les maîtriser.

LE COMTE, *rêvant.*

Ils me pousseront aux dernières extrémités... Quel parti prendre ?

FIGARO.

Il y en a trois.

LE COMTE.

Voyons,



FIGARO.

Vous renoncez à vos immeubles sis en Espagne ; vous frétez un navire chargé de votre or ; nous nous embarquons sur le Grao ; et nous retournons en France.

LE COMTE.

Fréter un navire ? Le puis-je ? Les garde-côtes ont reçu des ordres.

FIGARO.

Où bien résignez-vous à vous nourrir d'humiliations, de fiel et d'amertume et de la poussière d'un demi-million de sandales très-humblement baisées.

LE COMTE.

Tu vas recommencer ! Le troisième ?

FIGARO.

Vous ne le prendrez pas.

LE COMTE.

Parle donc.

FIGARO, *avec une feinte indifférence.*

Vous savez bien : faire tête à l'orage , profiter d'une occasion , combattre sans honte pour la justice , triompher ou succomber pour elle.

LE COMTE.

Ami , seul ami , voilà qui parle à mon âme ! mais , te le dirai-je ? Je crains de prendre pour patriotisme le ressentiment de mes injures personnelles ; et de me trouver au-dessous de l'entreprise , une fois que j'aurai préservé ma maison.

FIGARO.

Crainte délicate qui vous honore , qui excuse votre

incertitude, et vous remonte grand à mes yeux. Quoiqu'il arrive, comptez sur l'estime de Figaro; je ne parle pas de son dévouement, je n'aime pas les pléonasmes. (*Le comte lui tend la main.*) Pas assez, maître. (*Le comte lui tend les bras.*) Mais enfin que décidez-vous ?

LE COMTE.

Le marquis don Paolo, le comte Gusman d'Aguerra et plusieurs autres seigneurs que tu connais doivent se rendre ici. Je les attends.

FIGARO.

Ils ne tarderont pas; j'entends sonner des éperons dans la galerie. (*Il va voir.*) Voici leurs seigneuries.

#### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON PAOLO, GUSMAN  
D'AGUERRA, AUTRES SEIGNEURS.

DON PAOLO, à la droite du comte.

Eh ! bonjour, cher comte.

GUSMAN, à la gauche.

Par Saint-Jacques, vous voilà enfin de retour !

FIGARO.

Et gros Jeans, comme devant.

LE COMTE, à droite et à gauche.

Benjour, mes amis.

DON PAOLO.

Votre hôtel est gardé comme une place forte. Nous n'avons pénétré jusqu'à vous, qu'après avoir subi l'enquête du concierge et de vos autres gens.

GUSMAN.

Vous avez renouvelé toute votre maison, à ce qu'il paraît ?

LE COMTE.

C'est la comtesse.

FIGARO.

C'est Torrido.

TOUS LES SEIGNEURS.

Torrido ?

LE COMTE, à Figaro.

A propos, mon ami, tu vas me chasser tous ces nouveaux venus ; que je n'en voie plus un ce soir.

FIGARO.

Ce n'est pas mon avis. En les observant, on peut en tirer des lumières ; laissez-les moi quelques jours.

LE COMTE.

Soit, mais des espions...

DON PAOLO.

Il est sûr qu'on n'ose rien dire ici.

FIGARO.

Madame la comtesse et Suzanne sont sorties. Mademoiselle est à son clavecin, mon fils à ses études ; un coup-d'œil dans la galerie, (*Il jette un coup-d'œil à droite et à gauche en dehors de la porte du milieu.*) les portes bien fermées... il n'y a que nous ici... nous pouvons lâchement parler haut !

GUSMAN.

Sa parole est toujours épicée comme un chorizo d'Estramadure.

FIGARO.

C'est le privilège du pauvre. Quand on a de l'amertume au cœur, on n'a pas de miel sur la langue, à moins qu'on ne soit grand seigneur.

LE COMTE.

Asseyons-nous, Messieurs.

DON PAOLO.

Eh bien ! cher comte, qu'avez-vous résolu ?

LE COMTE.

Sous le feu d'une indignation récente, je n'ose encore, mes amis, prendre un parti décisif.

GUSMAN.

La circonstance est opportune. La nouvelle du fâcheux résultat de vos démarches à la cour s'est répandue dans Valence, et vos nombreux amis en sont révoltés.

DON PAOLO.

Ajoutez que le tems presse ; et que, dans quelques jours, peut-être, nos bras enchaînés...

LE COMTE.

Vous pensez...

GUSMAN.

Et n'avez-vous pas vu avec quelle insolence triomphe auprès de leurs majestés le favori duc de la Alcudia, avec quel mépris il traite le sang bleu, rouge et jaune de notre noble cité ?

DON PAOLO.

A nous tous n'a-t-il pas fermé l'abord du prince ? Ne sommes-nous pas disgraciés ?

GUSMAN.

N'ont-ils pas refusé à mes services l'ordre de la toison d'or ?

DON PAOLO.

Aux miens, celui de Calatrava ?

UN SEIGNEUR.

A moi, celui d'Alcantara ?

UN AUTRE SEIGNEUR.

A moi, celui de Montesa ?

FIGARO, à part.

Voilà où le bât les blesse. La misère du peuple, néant (*Haut*). Et messeigneurs, la cour enchaînera vos bras quand il lui plaira.

GUSMAN, *fièrement*.

Des fers !

FIGARO.

Mon Dieu, non, des rubans !

TOUS LES SEIGNEURS.

Figaro !

FIGARO, *debout et découvert*.

Pour moi, je le déclare ici hautement, avant d'aller plus loin : s'il s'agit dans cette affaire, d'autre chose que de venger l'Espagne indignement foulée par l'oppression, je n'y suis plus de rien.

LE COMTE.

Figaro, tu t'emportes !

FIGARO.

Que fait cela, si j'ai raison ? Fi messeigneurs, fi, des licous moirés qui brident la langue, des plaques luisantes qui attiédissent le sang dans les veines !

GUSMAN.

Ceci est d'une audace !...

FIGARO.

Ambitieux , mécontents aujourd'hui , gagnés et satisfaits demain , vous seriez plus lâches et plus traîtres que d'autres.

DON PAOLO, *debout.*

Insolent !

FIGARO.

Vous n'avez pas remarqué , seigneur , l'extrême politesse de mon conditionnel , *vous seriez* : c'est un morceau mâché , et je m'en veux d'être aussi cour-tisan.

LE COMTE.

Mes amis , Figaro , nous sommes tous d'accord.

FIGARO.

Je l'espère bien , aussi je m'emporte sans crainte.

LE COMTE.

Bien entendu , Messieurs , qu'il n'est ici question que de lutter contre l'arbitraire , et que Charles IV respecté...

FIGARO.

Eh ! qui parle de lui ?

DON PAOLO.

Le même chef ; mais un autre constitution.

GUSMAN.

Sans doute. La révolution française , moins ses horreurs.

UN SEIGNEUR.

Elle renverse tout et n'édifie rien.

FIGARO.

Ceux qui la font peuvent la maudire, car elle les dévore. Le peuple est un couteau, je le sais, dont le manche est une lame; il coupe la main qui s'en sert; mais si les enfans du pélican, dans quarante ans d'ici, maudissaient l'œuvre de leurs pères, il faudrait les étouffer et les jeter aux corbeaux!

LE COMTE

Figaro! Figaro, moins d'acrimonie!

FIGARO, *haussant les épaules.*

Ah! oui.

GUSMAN.

Avisons donc au moyen...

DON PAOLO.

C'est là le difficile.

GUSMAN.

Une levée de boucliers...

LE COMTE.

Ceci mérite réflexion.

FIGARO.

Messeigneurs, vous vous noyez, comme on dit, dans un verre d'eau. Ecoutez :

DON PAOLO.

Silence, Messieurs, j'entends... on vient. (*Tout le monde se lève.*)

FIGARO.

Je vais voir?

(*On frappe à la porte du fond, en dehors de la scène. Figaro ouvre.*)

Saint-Prix! C'est un ami; rassurez-vous.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-PRIX.

SAINT-PRIX.

M. le comte, agrééz mes hommages, Messieurs...

FIGARO.

Eh bien ! Gaulois, quelle nouvelle ?

SAINT-PRIX.

Importante.

LE COMTE.

Qu'y a-t-il ?

SAINT-PRIX.

Je quitte Madame Basile à l'instant même....

FIGARO.

Combien donnes-tu au mari !

SAINT-PRIX.

Honni soit qui mal y pense !

DON PAOLO.

Poursuivez.

SAINT-PRIX.

En causant tête à tête avec elle...

FIGARO.

Je suis honni.

SAINT-PRIX.

J'ai découvert adroitement que le corrégidor de Valence et les autorités ont reçu l'ordre d'avoir les yeux sur M. le comte, sur Figaro et leurs amis.



FIGARO.

Et tu appelles cela une nouvelle ?

SAINT-PRIX.

Attends donc : à la moindre démarche imprudente, ordre d'arrêter.

FIGARO.

Système des interprétations ?... grave !!

SAINT-PRIX, *après avoir regardé chaque assistant.*

Il n'y a personne de suspect ici ? M. le comte, Messieurs, nous sommes en vérité trop bons d'attendre qu'on nous prenne à la gorge. Si j'étais que de nous tous, demain, aujourd'hui, à l'instant ?...

LE COMTE.

De la prudence, jeune homme, de la réserve.

SAINT-PRIX.

J'ai cent bels et bons étudiants dévoués, à ma disposition. La nuit approche, nous allons nous réunir pour déterrer des cadavres, dites un mot, nous en ferons.

FIGARO, *ôtant son chapeau.*

Noble France, salut !

LE COMTE.

Soyez discret, Saint-Prix. Nous compterions d'ailleurs sur vous, s'il y avait lieu.

GUSMAN.

Tranchons la question, Messieurs...

FIGARO.

Au diable les importuns ! J'entends des pas sourds dans l'escalier.

SAINT-PRIX, *allant voir.*

Bouches closes ! Torrido et Basile !

LE COMTE.

Qu'on les jette à la porte.

FIGARO.

Piano, piano ! Soyons aussi caverneux que leurs saintetés, Monseigneur, où c'est fait de nous.

LE COMTE.

Mes amis, nous passerons dans mon cabinet.

SAINT-PRIX, *au comte.*

Je vais à mon rendez-vous. Ce qui est dit est dit.

( *Il sort.* )

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS *hors* SAINT-PRIX, TORRIDO,  
BASILE.

( *Basile marche sur le pied de Figaro.* )

FIGARO.

Prenez donc garde à ce que vous faites. Il me marche sur le pied !

BASILE.

Chacun son tour.

FIGARO, *serrant les dents.*

Il a raison : chacun son tour !

TORRIDO, *qui, avant de parler, a promené ses regards sur les assistans.*

Monsieur le comte... Messeigneurs.. Monsieur le comte, ma visite vous étonne peut-être... Madame la comtesse a daigné me recevoir pendant votre absence, et j'espère que vous voudrez bien ratifier son obligeant accueil.

LE COMTE, *froid et fier.*

Monsieur....

TORRIDO.

Je viens savoir des nouvelles de sa santé.

FIGARO.

Madame la comtesse est sortie.

TORRIDO.

Je l'attendrai, si Monsieur le comte....

LE COMTE.

Passons dans mon cabinet, Messieurs..

*(Il fait signe à Figaro d'observer Torrido et Basile.)*

TORRIDO.

Lorsque Monsieur le comte sera de loisir, j'ai quelque chose à lui dire en particulier.

## SCÈNE VII.

TORRIDO, BASILE, FIGARO.

TORRIDO.

Eh bien! Figaro, il paraît que votre voyage a été inutile?

FIGARO.

Inutile?... imbécile!

TORRIDO.

Imbécile?

FIGARO.

Eh! mais, sans doute! n'était-il pas certain, n'étiez-vous pas convaincu vous-même, seigneur, que nous allions perdre nos pas?

TORRIDO.

Mais non, j'espérais au contraire que justice vous serait rendue; et je déplore bien sincèrement ce qui vous arrive.

FIGARO, *à part.*

Mange ta langue, Figaro! (*Haut.*) Votre seigneurie est d'une effroyable sensibilité!

BASILE.

Je vous plains aussi beaucoup, Figaro.

FIGARO.

Basile est si bon!... un cœur de roi!

BASILE.

Flatteur!

FIGARO.

Mais non... Basile, en grec, veut dire roi.

BASILE.

Ah! alors tous les rois sont des...

FIGARO *lui prend la main et lui dit, les dents serrées.*

Basile, ce cher ami, comme il engraisse!

BASILE, *poussant les hauts cris.*

Ah! tu serres trop fort!

FIGARO.

Trop fort? si je n'écoutais que la vieille amitié, je pétrirais ta main dans la mienne! (*A part.*) Flatteur, dit-il! j'étouffe et n'y tiens plus!

TORRIDO, *à part.*

Figaro me gêne... si la comtesse arrivait... (*Haut.*) Figaro, voulez-vous rappeler au comte que je désire lui parler quand il sera libre.

BASILE, *montrant sa main dont tous les doigts sont collés.*

Ma main a l'air d'une mitaine... Comme tu m'aimes, Figaro!

FIGARO

Ceci n'est rien... je t'en donnerai bien d'autres preuves.

(*El lui pince la joue.*)

BASILE, *criant.*

Oh! oh!

FIGARO, *portant sa main à son visage.*

Je te défie de me le rendre... des os!

BASILE.

Tu es tout en dedans, c'est vrai.

FIGARO.

Et toi tout en dehors... voilà la différence.

TORRIDO.

Figaro, voulez-vous...

FIGARO.

Si je veux? Je fais plus: je me l'ordonne; sans cela!...

BASILE.

A revoir, ami.

FIGARO.

Sans rancune?

BASILE.

Tu es trop malheureux pour que je t'en veuille.

FIGARO, à part.

La pitié de Basile!... (*Haut, à Basile.*) Adieu, mignon. (*À Torrigo.*) Seigneur, je vous fais ma révérence. (*En sortant, à part.*) Je crains une attaque d'apoplexie foudroyante... Un bain de pieds pour attirer ma tête en bas, ou gare l'explosion!

## SCÈNE VIII.

TORRIGO, BASILE.

TORRIGO.

Fatal retour imprévu! Il n'importe! notre but est le même, le plan seul est changé; mais les instans sont précieux. Le comte ne manquera pas de renvoyer les domestiques qui me sont dévoués, et alors... nous n'avons que cette nuit peut-être... Il faut que la clé de ce secrétaire me soit remise aujourd'hui même.

BASILE.

La comtesse le voudra-t-elle?

TORRIGO, d'un ton terrible.

Il le faudra bien!

BASILE.

Pour moi, j'ai une envie de dormir!...

TORRIDO, lui secouant le bras.

Je te défends d'y succomber. Tu dormiras demain. J'aurai besoin de toi cette nuit.

BASILE.

Encore ! et ma femme ?...

TORRIDO.

Crois-tu qu'elle s'aperçoive de ton absence pendant la nuit ?

BASILE.

Oh ! mon Dieu non.

TORRIDO.

Basile ?

BASILE.

Seigneur ?

TORRIDO.

En sortant d'ici tu préviendras mes six hommes, tu sais... ils se rendront chez toi à dix heures, secrètement. J'irai vous y trouver un peu plus tard.

BASILE.

Vous songerez, j'espère, à la décoration...

TORRIDO.

Tu en auras deux, trois... c'est la moindre des choses.

BASILE.

J'y tiens, pourtant.

TORRIDO.

Laisse-moi, la comtesse rentre.

BASILE.

Je sors. (*A part.*) Ceci fera bien sur le noir de ma robe.

**SCÈNE IX.**

**TORRIDO, seul.**

Il n'y a pas d'autre parti. Entrer ici par autorité de justice, en plein jour, avec éclat, ce serait leur donner l'éveil... La flamme aurait bientôt dévoré ces papiers, et le peuple, j'entends le peuple des grands et des lettrés, auprès de qui cette violence serait sans motif apparent... tandis que, une fois nanti de ces papiers, n'importe comment, tout devient légitime. Voici la comtesse... dépêchons.

**SCÈNE X.**

**TORRIDO, LA COMTESSE.**

**LA COMTESSE.**

Encore ici, seigneur?... je suis heureuse de vous y retrouver.

**TORRIDO.**

Un important objet me ramène.

**LA COMTESSE.**

Important?

**TORRIDO.**

Madame la comtesse, me promettez-vous, sur votre salut, de ne point parler de ce que je vais vous dire, de ne point me refuser ce que je vais vous demander?



LA COMTESSE.

Puis-je savoir ?..

TORRIDO.

Où serait la confiance que je réclame, si je parlais avant d'avoir votre promesse ?

LA COMTESSE.

Suis-je sûre de pouvoir ce que j'ignore ?

TORRIDO.

Vous le pouvez.

LA COMTESSE.

Je le promets.

TORRIDO.

Sur votre salut ?

LA COMTESSE.

Oui, seigneur.

TORRIDO.

Ce secrétaire, Madame, renferme des papiers.... qu'un ami de Figaro a déposés entre ses mains pour les soustraire aux investigations de la justice.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

TORRIDO.

Ces papiers sont une sanglante diatribe contre notre sainte religion et le gouvernement qu'elle protège.

LA COMTESSE.

Qui vous a dit ?..

TORRIDO.

Je le sais. C'est un œuvre de Satan.

LA COMTESSE.

Qu'exigez-vous de moi ? —

TORRIDO.

Que vous obteniez de Suzanne la clé de ce secrétaire, sans qu'elle soupçonne le motif...

LA COMTESSE.

Vous voulez ?.

TORRIDO.

Anéantir ce manuscrit dont le dépôt ici compromettrait le comte et Figaro; venger en même tems la religion outragée; et sauver peut-être le corps et l'âme de son auteur, en le mettant dans l'impossibilité d'imprimer et de répandre son ouvrage.

LA COMTESSE.

Cette clé.....

TORRIDO.

Vous me la remettrez?

LA COMTESSE.

Ne pourrais-je moi-même, sur une indication...

TORRIDO.

Il est essentiel que ce soit moi.

LA COMTESSE.

Je ne sais si je puis.....

TORRIDO, *à part.*

Si je ne jette pas un peu de trouble dans sa tête, je n'en finirai pas. (*Haut*) Quand je vous le dis, Madame! d'où viendraient vos scrupules? Vous contribuez à un acte méritoire qui, aux yeux de Dieu, expie une partie de vos fautes passées... Quelques actes encore comme celui-là, et le nom de *Léon d'Astorga* ne vous sera pas jeté au jugement suprême!

LA COMTESSE, *se troublant.*

Léon d'Astorga !

TORRIDO, *la regardant en dessous.*

J'en étais sûr; elle pâlit!

LA COMTESSE.

Léon! ce nom me rappelle un crime et deux malheurs à la fois.

TORRIDO.

Vous avez juré sur le salut de votre âme que cette clé me serait remise.

LA COMTESSE.

Je l'ai juré ?

TORRIDO.

Sur le salut de votre âme..... et pour sauver le comte et Figaro.

LA COMTESSE.

Pour sauver mon époux ?

TORRIDO.

Oui, Madame, pour le sauver, et détourner de votre tête la colère du Ciel.

LA COMTESSE.

Je voudrais être morte!

TORRIDO.

Vos fautes sont-elles assez expiées pour désirer la mort, et ne craignez-vous pas que l'Enfer.....

LA COMTESSE.

L'Enfer !

TORRIDO.

La clé de ce secrétaire ?

LA COMTESSE.

L'Enfer!... Je la demanderai. Je m'abandonne à vous.

TORRIDO.

Il me la faut ce soir.

LA COMTESSE.

Vous l'aurez.

TORRIDO.

A minuit, je serai ici.

LA COMTESSE.

A minuit ?

TORRIDO.

Oui; la clé de cette porte m'y introduira. Vous l'avez.

LA COMTESSE, *lui donnant la clé de la porte du fond.*

La voici.

TORRIDO.

Vous êtes une sainte femme. Pour ne point déranger votre sommeil, convenons d'un endroit, dans cette pièce, où je trouverai la clé du secrétaire.

LA COMTESSE.

Où voulez-vous ?

TORRIDO, *parcourant la pièce des yeux.*

Ici, derrière la Madone, protectrice des gens de bien.

LA COMTESSE.

Elle y sera.

TORRIDO.

Vous êtes fatiguée, comtesse; rentrez dans votre

appartement, et que la paix soit avec vous.

( *La comtesse rentre.* )

TORRIDO.

Victoire ! gagnée à tems, tout juste ; car j'entends venir le comte et ses amis. S'il me donne audience, Pietro et Florestine seront séparés demain.

( *Le comte parait , reconduisant les seigneurs ses amis , auxquels il désigne du doigt mystérieusement Torrido , tandis que celui-ci prononce à part sa dernière phrase. Le comte et ses amis , avant de se séparer , se font plusieurs signes d'intelligence.* )

## SCÈNE XI.

LE COMTE, TORRIDO.

LE COMTE, *toujours haut et fier.*

Que me voulez-vous, Monsieur ?

TORRIDO.

Je veux, M. le comte, vous faire connaître la cause de la tristesse qu'éprouve votre Florestine et dont sa timidité, sans doute, vous aurait fait un mystère. Vous seul pouvez la dissiper.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire ?

TORRIDO.

Il y a ici un jeune homme qui a sauvé la vie à votre aimable enfant.

LE COMTE.

Je le sais.

TORRIDO.

Le sentiment de la reconnaissance a remué le cœur de votre fille, et l'a disposé à un sentiment plus tendre; le mérite du jeune homme a fait le reste. Ils s'aiment...

LE COMTE, *étonné.*

Qui vous a dit ?..

TORRIDO.

Ce sont eux, ces pauvres enfans, qui m'ont tout avoué.

LE COMTE.

Avoué !

TORRIDO.

J'avais prévu votre colère, M. le comte; et c'est pourquoi j'ai osé venir intercéder pour eux. La religion a proclamé l'égalité sur la terre; et ce n'est pas de moi que vous recevrez le conseil de rompre des liens que la nature a formés.

LE COMTE.

Monsieur!..

TORRIDO.

Voilà, M. le comte, ce que j'avais à vous dire. (*Il salue et dit bas en se retirant.*) Le coup a porté. Heureux Torrido!

## SCÈNE XII.

LE COMTE, *très-agité.*

Encore des chagrins domestiques qui viennent se

joindre aux autres ! Ce Pietro, il ose !.... Ne lui a-t-il pas sauvé la vie ? Mais Florestine est presque promise..... ( *Il sonne, un domestique paratt.* ) Dites à Figaro de venir me parler à l'instant. ( *Le domestique sort.* ) Il ordonnera à Pietro de retourner à Séville ; et ma fille attendra, dans un couvent, le retour du seigneur à qui je la destine..... ( *Frappant du pied avec impatience.* ) J'avais bien besoin de nouvelles tracasseries !

### SCÈNE XIII.

FIGARO, LE COMTE.

FIGARO.

Je venais de me jeter sur mon lit ; les cataractes du Niagara grondent dans ma tête.

LE COMTE.

Mon ami, un nouveau malheur.

FIGARO.

Qu'il soit le bien venu , pour compléter la bande ! qu'est-ce ?

LE COMTE.

Florestine et Pietro s'aiment.

FIGARO.

Bon goût l'un et l'autre ; Suzanne s'en était doutée, elle me l'avait dit : vous appelez cela un malheur ?

LE COMTE.

Je sais, mon vieil ami, tout ce que je te dois, tout ce que je dois à ton fils. Je foule aux pieds, quant à

moi, des préjugés barbares ou ridicules; mais le monde, que dirait-il?

FIGARO.

Le monde? que pourrait-il dire, autre que ceci : Il y avait deux hommes.... L'un d'eux avait rendu à l'autre de nombreux grands services; il avait sauvé sa fortune. Il avait un fils bien planté qui aimait la fille de l'autre, une bâtarde.

LE COMTE.

Une bâtarde!

FIGARO.

Je me trompe; fille naturelle. Le premier de ces deux hommes, sans préjugés aucuns, consentait à donner son fils à cette fille. Cet homme-là s'appelait Figaro; il avait été lui-même bâtard les trente premières années de sa vie, et vieillard légitime le reste. L'autre s'appelait le comte Almaviva, âme grande, élevée, mais dont une sottise fierté avait étranglé le génie et refroidi le cœur pour l'enfant de son vieux serviteur fidèle.

LE COMTE.

Florestine est d'ailleurs promise.

FIGARO.

C'est toujours ainsi.

LE COMTE.

Je me charge du reste de la fortune de Pietro.

FIGARO.

C'est bien de l'or qu'il vous demande! Mais vous n'avez que cela, vous autres grands, pour payer les services.... quand vous les payez.



LE COMTE.

Tu t'emportes ?

FIGARO.

Moi, pas. C'est bien d'amourettes qu'il s'agit. Qu'avez-vous résolu avec nos mécontents ?

LE COMTE.

Tu ordonneras à Pietro de repartir pour Séville.

FIGARO.

Non pas, je vous jure ; j'approuve son amour, moi. Chargez-vous de ce soin, vous. Qu'avez-vous résolu dis-je ?...

LE COMTE.

Rien encore. Je veux revoir ces papiers, cette correspondance avec nos voisins, quand j'aurai pris un peu de repos.... Il est possible que je t'appelle, cette nuit, pour cet objet, si je me sens trop agité pour dormir.

FIGARO.

Je suis à vos ordres.

LE COMTE.

En retournant à ton lit, envoie-moi ici nos deux amoureux, pour que j'en finisse avec leur folie.

FIGARO.

Que vous augmenterez, n'en doutez pas. Vous souvient-il de la précaution inutile ?...

LE COMTE.

Va donc, mon ami.

FIGARO.

J'ai l'idée que je serai un jour grand père de vos petits-enfans ; et je vous en ferai mon compliment

sincère, et le monde aussi, le monde d'esprit, s'entend, car pour le monde sot, c'est bien la peine qu'on s'occupe de lui !

#### SCÈNE XIV.

LE COMTE.

Funeste empire de l'habitude, qui enchaîne jusqu'à la raison !.... Il dit bien, Figaro, l'or est notre seule reconnaissance à nous..... maudits préjugés !.... Voici ces enfans. Deux mots.

#### SCÈNE XV.

LE COMTE, PIETRO, FLORESTINE.

LE COMTE.

Ma fille, Pietro, votre amour m'est connu.

PIETRO.

Monseigneur !

FLORESTINE.

Mon père !

LE COMTE.

Il ne m'appartient pas de le condamner ; mais je dois détruire un espoir qui aggraverait vos peines à tous deux. Pietro, vous partirez dès demain pour Séville ; Florestine, vous entrerez, le même jour,

dans le couvent de Santo-Domingo. Votre main est promise à un ami de votre père. (*A part.*) Sortons; je redoute leurs plaintes et leurs prières.

FLORESTINE.

Mon père!

PIETRO.

M. le comte!

LE COMTE, *se faisant violence.*

Je l'exige... vous obéirez.

(*Il fait signe à sa fille de sortir; elle obéit en pleurant; mais le comte quitte la scène avant elle. Pietro arrête Florestine.*)

## SCÈNE XV.

PIETRO, FLORESTINE.

(*Scène sombre et passionnée.*)

PIETRO.

Vous me quittez, Florestine!

FLORESTINE.

Ne faut-il pas obéir à mon père?

PIETRO.

Ah! sans doute, votre père a droit à votre obéissance; mais vous a-t-il ordonné de déchirer le cœur de Pietro, en le quittant sans lui laisser un mot d'adieu?...

FLORESTINE.

Ah ! Pietro ! s'il ne devait pas être le dernier, cet adieu, j'aurais eu le courage de vous le dire.

PIETRO.

Le dernier?... Oui, il est vrai. Si l'espérance m'abandonne une seule heure, je n'aurai plus les chances de la vie pour entendre révoquer l'arrêt de votre père ; et cet adieu sera bien le dernier.

FLORESTINE, *alarmée.*

Que voulez-vous dire ?

PIETRO.

La mort...

FLORESTINE.

La mort ?

PIETRO.

Ah ! tu ne sais pas, non, tu ne sais pas, Florestine, ce que c'est que d'avoir passé toute sa vie, à vingt ans, au fond d'un cloître où le bruit du monde arrive à peine ; puis de quitter ce triste séjour, où l'on était si malheureux, pour entrer dans ce monde, y rencontrer une femme... s'expliquer alors sa tristesse, et la voir se dissiper aux regards de ses yeux quand ils expriment l'amour... aux accents de sa voix quand elle dit : *Je t'aime !*.... Si tu savais ce que c'est que d'avoir rempli tout son avenir de l'espérance d'une femme, et puis, tout-à-coup, de trouver cet avenir désert quand on l'a perdue ; d'être joué par le bonheur comme par un malfaisant génie... tu concevrais alors,

Florestine, tu concevrais, comme le malheureux Pietro, que la tombe seule est un asyle de repos et d'oubli!

FLORESTINE.

Pietro, mon ami! quelle pâleur soudaine.....

PIETRO.

Je sens se rouvrir ma blessure.

FLORESTINE.

Ta blessure?... et c'est pour moi que tu l'as reçue!

PIETRO.

Pas assez profonde.

FLORESTINE.

Généreux ami! tu as exposé tes jours, quand tu ne m'aimais pas encore!

PIETRO.

Je t'ai toujours aimée.

FLORESTINE.

Calme-toi, mon ami; un jour peut-être.....

PIETRO.

Un jour?... Aujourd'hui ou jamais!

FLORESTINE.

Aujourd'hui?

PIETRO.

M'aimes-tu, Florestine?

FLORESTINE.

J'ai la main sur sa blessure, et il me demande si je l'aime!

PIETRO.

Les flots du Guadalaviar ne coulent pas bien loin des murs de Valence...

FLORESTINE.

Pietro, qu'oses-tu dire?...

PIETRO.

C'est à eux que je confierai mon désespoir.

FLORESTINE.

Eh! ne crains-tu pas, insensé! celui de Florestine?... ou si la pensée de sa mort, qui suivrait la tienne, est incapable de toucher ton cœur, ne crains-tu pas l'anathème lancé par Dieu sur le suicide? La religion...

PIETRO.

Si elle autorise mon amour, n'excuse-t-elle pas le désespoir qui en est la suite?

FLORESTINE.

Demande au vénérable Torrido...

PIETRO.

Il le connaît cet amour; il l'approuve, il l'encourage... Combien de fois, Floresta, au récit que je lui en faisais, n'ai-je pas vu mes brûlantes paroles pénétrer et amollir l'austérité de son âme! Combien de fois n'ai-je pas vu ses yeux s'animer et briller comme les miens! combien de fois ne l'ai-je pas entendu s'écrier après moi : Dieu! qu'elle est belle!... Viens, Floresta, viens, cet homme est notre unique espérance; allons nous jeter dans ses bras.

FLORESTINE.

Approuverait-il la désobéissance d'une fille à son père?...

PIETRO.

Des considérations humaines ne sauraient l'arrêter

dans ses voies; s'il bénit notre union sur la terre, elle sera bénie dans le Ciel.

FLORESTINE.

Non, mon ami, laisse-moi plutôt essayer mes larmes et mes prières auprès de mon père; laisse-moi lui rappeler tout ce que sa fille te doit, tout ce que lui-même doit à ton père... peut-être parviendrai-je à fléchir sa rigueur.

PIETRO.

Et s'il s'obstine?

FLORESTINE.

S'il... s'obstine?

PIETRO.

Oui?

FLORESTINE.

Je t'aime!

PIETRO.

Nous fuirons?

FLORESTINE.

Je mourrai!

FIN DE L'ACTE II.

---

## ACTE III.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, *un flambeau à la main, regardant la pendule.*

Minuit bientôt, je n'ai plus la tête à moi ; j'oublie ce qu'on me dit. La comtesse m'a recommandé de faire coucher Florestine dans la première chambre. Je n'y ai plus songé qu'à présent. Il est bien tems, ma foi, à cette heure... Madame n'a plus peur, dit-elle, depuis l'arrivée du comte... Mais pourquoi cette persistance à me demander la clé de ce secrétaire?... Après tout, qu'ai-je à craindre? Oh ! rien... Cependant... (*On sonne*). Elle me sonne encore?... Je verrai... Et cette pauvre Florestine, et mon Pietro, malheureux enfans ! Florestine aura fait en vain un dernier effort. La voici...

### SCÈNE II.

SUZANNE, FLORESTINE.

FLORESTINE, *en entrant.*

Tout espoir est perdu.



SUZANNE.

Eh bien , Mademoiselle ?

FLORESTINE.

Je n'ai plus qu'à mourir. Mon père est inflexible ; j'ai eu le courage de troubler son sommeil pour lui faire une nouvelle prière ; il ne veut rien entendre.

SUZANNE , *désolée.*

Mon pauvre Pietro en mourra.

FLORESTINE.

Suzanne, ma chère Suzanne, j'obéirai à mon père. Je partirai demain ; mais de grâce, Suzanne, dites à Pietro qu'il ne perde pas tout espoir ; dites-lui que Florestine l'aime toujours ; qu'il ignore la vérité, Suzanne, qu'il revienne à Séville, qu'il y revienne, pour l'amour de moi, et qu'il espère, qu'il espère ; oui, car si tu lui disais... tu n'aurais plus de fils... Et je l'aime ton Pietro ! Oh ! je l'aime ?... Tu le vois, Suzanne, je t'embrasse comme une mère.

( *On sonne.* )

SUZANNE.

Oui, je le tromperai, je lui dirai... Nous sommes tous bien malheureux ! Madame m'appelle. Vous avez besoin de repos. Je vous laisse..... Couchez-vous, il est si tard ; du courage ! ayez-en plus que moi. ( *Elle entre chez la comtesse, emportant le flambeau.* )

**SCÈNE III.**

( *La scène n'est plus éclairée que par la lampe de la Madone.* )

**FLORESTINE.**

Partir demain, sans le revoir ! le quitter pour toujours ! Je lui dois la vie, et je cause sa mort... Que je suis malheureuse ! Prions la Madone ! Oh ! si elle voulait ! ( *Elle se met à genoux et prie.* )

**SCÈNE IV.**

**FLORESTINE, PIETRO.**

**PIETRO, entr'ouvrant la porte du fond.**

Il faut que je lui parle.

**FLORESTINE, toujours à genoux, sans voir Pietro qui s'arrête et la contemple.** )

Oui, je promets de ne pas le revoir. S'il me disait encore de fuir avec lui, je n'aurais pas la force de lui résister ; je le suivrais, je l'aime tant !

**PIETRO.**

Eh bien, Florestine...

**FLORESTINE, pousse un cri et se lève.**

Ah ! c'est vous ?

PIETRO.

Eh bien, oui, écoute-moi. Ton père est inébranlable...

FLORESTINE.

Laissez-moi.

PIETRO.

C'est m'ordonner de laisser la vie, Florestine, tu fuirais avec moi si je te le disais encore? eh bien! les momens sont précieux; l'heure est favorable; tout repose autour de nous; viens, on dit que le bonheur ne se présente qu'une fois à chaque être mortel, et qu'il ne paraît plus si on le repousse.

FLORESTINE.

Le bonheur?

PIETRO.

Pour nous, c'est l'amour.

FLORESTINE.

Ah, Ciel! et vous osez m'en parler, et je puis vous entendre en présence de la Madone! Adieu, Pietro, adieu.

PIETRO, *tirant le rideau qui sert à couvrir la statue de la Vierge.*

Florestine, la Madone ne nous voit plus.

FLORESTINE *s'arrête.*

Pietro, sortez.

PIETRO, *la ramenant.*

Oui, avec toi, ma Florestine; viens les ombres de la nuit protégeront nos pas.

( *Minuit sonne.* )

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, TORRIDO, BASILE, SIX HOMMES  
A VISAGE SINISTRE.

( *Torrído ouvre la porte du fond ; il s'arrête , étonné ,  
et fait signe à Basile et à ses hommes de se tenir à l'écart.  
Ils disparaissent. )*

FLORESTINE , après avoir compté quatre heures  
mentalement.

Minuit !

PIETRO.

Viens, et dans une heure nos mains seront unies  
comme nos cœurs. Le vénérable Torrído s'intéresse  
à notre amour. Son palais n'est pas loin ; et au moyen  
de cette médaille, les portes m'en seront ouvertes à  
toute heure.

( *Torrído lève les mains au Ciel. La joie brille dans  
ses yeux. )*

FLORESTINE.

Non, jamais, va-t-en, laisse-moi ; c'est un crime que  
tu me conseilles.

PIETRO , au désespoir.

Adieu, donc.

FLORESTINE , alarmée.

Où vas-tu ?

PIETRO.

Que t'importe?

FLORESTINE.

Pietro ?

PIETRO.

Au Ciel ou dans la tombe, aujourd'hui,

FLORESTINE.

Malheureuse !

PIETRO.

Si tu balances encore, bientôt je n'aurai plus le choix.

FLORESTINE.

Te laisser mourir !.. jamais.

PIETRO.

Suis-moi donc.

FLORESTINE.

Mais, mon ami, te le dirai-je ? cet homme dont tu me parles avec tant de confiance, je redoute, moi, sa sévérité. Je ne sais, il m'inspire même l'effroi ; souvent ici, quand mon regard a rencontré le sien, il m'a semblé que j'avais peur, et si j'eusse été seule... Pietro, je crains, oh je crains beaucoup Torrido.

( *Jeu muet de Torrido.* )

PIETRO.

Eh bien, ma Florestine, il est d'autres hommes saints comme lui dont la voix peut consacrer un amour aussi pur que le nôtre. Viens, je te le jure, Pietro ne sera pour toi qu'un frère, jusqu'au jour où il sera ton époux.

FLORESTINE.

Et mon père, mon père ! son désespoir.....

PIETRO.

Un mot de ma main : j'appellerai toute sa fureur sur ma tête ; je suis seul coupable. Il te pardonnera, je l'espère, et peut-être un jour son cœur et la nécessité.....

( *Il écrit.* )

FLORESTINE.

Oh, mon Dieu ! je frissonne. Il me semblait entendre.....

( *Elle se retourne, Torrido disparaît.* )

PIETRO.

Ce sont les pas des gardes de nuit, dans la rue.....

UNE VOIX AU DEHORS.

Sereno, Sereno !....

FLORESTINE.

Je me soutiens à peine.....

( *Torrido se remontre.* )

PIETRO laisse ouvert sur la table le billet qu'il vient d'écrire.

Laissons ce billet ouvert sur cette table ; et maintenant viens, Florestine, viens.

FLORESTINE, avec terreur.

La nuit est si sombre ! je n'ai pas mon rosaire, et j'ai peur.....

PIETRO.

Je t'attends, va le prendre.....

FLORESTINE.

Seule? je n'oserais.

PIETRO.

Eh bien, rassure-toi; je t'accompagnerai.

*( Ils sortent par la porte du fond, à gauche. )*

## SCÈNE VI.

TORRIDO.

O bénignité du sort! Deux bonheurs à la fois!  
Jeunes insensés! leur amour me les livre; et ce billet  
éloigne tout soupçon de moi. *( Il prend le billet et le lit. )*

« M. le comte, je suis seul coupable. Florestine ne  
m'a point suivi, je l'ai entraînée; tous les remords  
sont pour moi, et je réclame seul toute votre  
colère. Pardon à votre fille.... » Je les entends  
revenir. *( Il appelle. )* Basile! *( Basile parait. )*

TORRIDO.

Ordre de ma part à quatre de nos gens de se tenir  
devant la porte de l'hôtel, et d'enlever, au passage,  
en étouffant leurs cris, les deux personnes qui vont  
sortir d'ici.

BASILE.

Je ne comprends pas.

TORRIDO, brusquement.

Ecoute, et tais-toi: ils prendront le souterrain qui  
conduit de la chapelle du cimetière à l'ancien palais  
de l'inquisition.

BASILE.

Oui.

TORRIDO.

Et ils les déposeront, tu sais ?

BASILE.

Oui, dans le cabinet secret où votre seigneurie..

TORRIDO.

Voici la clé du souterrain : vingt ducats à chaque homme.

BASILE.

Et à moi ?

TORRIDO.

Insatiable !... tu viendras me rejoindre. Domingo est-il là ?

BASILE.

Oui.

TORRIDO.

Qu'il reste, lui... (*Désignant la porte du fond à gauche.*) Je les entends revenir. Sors, à l'instant, à l'instant. (*Il se cache derrière le secrétaire.*)

(*Pietro et Florestine sont enveloppés dans leurs manteaux.*)

PIETRO.

Dissipe ta crainte.

FLORESTINE.

Je me sens défaillir.

PIETRO.

Du courage ! Pietro est avec toi.

(*Ils sortent par la porte du milieu, au fond.*)



TORRIDO.

Et d'un ! A l'autre ! La clé... (*Il cherche derrière la Madone.*) Malédiction ! je ne la trouve pas ! (*Il cherche.*) Mort et Enfer ! elle n'y est pas !... La comtesse aurait-elle.... J'entends parler dans son appartement.... (*Il colle son oreille à la porte de la chambre.*) Suzanne est avec elle.... Maudite femme ! elle hésite à lui remettre la clé.... (*Il porte instinctivement la main à son poignard.*) La comtesse persiste.... Suzanne la lui donne... Ah !... que ne vient-elle donc, la comtesse ?... Elle dit à Suzanne de rentrer chez elle.... ah ! oui.... Suzanne se retire.... voici la comtesse. (*Il s'écarte.*)

## SCÈNE VII.

LA COMTESSE, TORRIDO, et un peu après,  
SUZANNE.

TORRIDO.

Je vous attends, Madame.

LA COMTESSE, portant le *troussseau de clés de Suzanne.*

Un horrible tremblement s'empare de moi, seigneur.

TORRIDO.

Que craignez-vous ? Donnez cette clé.

(*La comtesse avance lentement la main, Suzanne parait sur la porte, et l'arrête.*)

SUZANNE, avec effroi.

Torrído ici !

TORRIDO.

Ciel!

SUZANNE.

Madame, le comte et Figaro sont perdus si vous donnez la clé.

TORRIDO.

( *A Suzanne.* ) Silence !... ( *A la comtesse.* ) La clé !

SUZANNE.

Madame, c'est un démon qui vous parle... Je vais appeler...

TORRIDO, à voix basse, mais fort.

Domingo

( *Domingo parait.* )

Baillonnez cette femme, et entraînez-la.

SUZANNE.

Au secours

( *Domingo étouffe les cris de Suzanne et l'entraîne.* )

LA COMTESSE, effarée.

Seigneur.....

TORRIDO, terrible.

La clé, vous dis-je!

LA COMTESSE.

Je suis glacée.

TORRIDO.

L'enfer s'ouvre à l'instant sous vos pas ! La clé !

LA COMTESSE.

Ayez pitié de moi, mon Dieu.

TORRIDO.

Laquelle est-ce dans ce trousseau ?

LA COMTESSE.

Vos regards sont affreux, seigneur.

TORRIDO.

Direz-vous laquelle ?

LA COMTESSE.

Jamais..... vous me trompez.

TORRIDO.

Damnation!....

LA COMTESSE.

Je vois l'abîme.

TORRIDO, *furieux.*

Malédiction sur toi ! L'abîme ! femme adultère, en vois-tu sortir le spectre sanglant de Léon d'Astorga qui vient te reprocher ton crime et sa mort, et la mort de son fils ?

LA COMTESSE.

Mes yeux se troublent !

TORRIDO.

La clé, te dis-je, la clé !

LA COMTESSE.

Je me meurs !

(*Elle tombe évanouie à l'entrée de sa chambre, intérieurement.*)

TORRIDO, *saisissant le trousseau.*

Enfin!!!... (*Il regarde avec un horrible sourire le corps de la comtesse évanouie et couchée par terre.*) Crédule et sottre espèce humaine ! que tu mérites bien d'être fou-

lée aux pieds!... Alerte! je triomphe!... Mais cette clé au milieu de tant d'autres.... Quelqu'un?... C'est Basile.

**BASILE.**

Vos ordres sont exécutés.

**TORRIDO, immobile, l'œil fixe et l'oreille aux écoutes.**

N'entends-tu point un bruit lointain de portes et de pas?

**BASILE.**

De ce côté.

( Il indique une porte à la gauche sur le premier plan. )

**TORRIDO.**

Ce corridor conduit chez Figaro... fais sentinelle, écoute, tu m'avertirais... ( Basile écoute à cette porte. )  
Je t'appellerai en sortant. ( Cherchant dans le trousseau. )  
Eh bien donc!...

( Il débrouille le trousseau. )

**BASILE.**

Dépêchons-nous, seigneur.

**TORRIDO, cherchant la clé.**

Fatalité!

**BASILE.**

Nous n'avons pas de tems à perdre.

**TORRIDO.**

Elle est dans mes mains, et je ne la trouve pas!

**BASILE.**

On ferme une porte.

**TORRIDO.**

La voici! ( Il essaie. ) Non... je n'y vois plus.

BASILE.

Quelqu'un descend.

TORRIDO, *en essayant une autre.*

Ah! pour le coup, je la tiens.

BASILE.

Hâtez-vous donc!

TORRIDO, *ouvrant le secrétaire.*

Avance dans le corridor.

BASILE.

Ce n'est pas de là qu'on vient.

TORRIDO, *cherchant.*

Avance, te dis-je. (*Basile disparaît.*) Comment reconnaître?... Ah! «CORRESPONDANCE...» puis des caractères mystérieux... ce doit être ceci... (*Il relève plusieurs papiers, y jette un coup-d'œil et dit :*) Oui, oui.

(*Il ferme le secrétaire et laisse la clé et le trousseau.*)

LE COMTE, *en dehors, appelant.*

Figaro! Figaro!

TORRIDO.

La voix du comte?... Il était tems! (*Il appelle.*)  
Basile!

(*Basile montre la tête; Torrido lui fait un geste de hâte, disparaît par la porte du fond, au milieu; au moment où Basile va sortir, le comte paraît par une porte latérale, à droite, dans le fond; Basile effrayé se retire, poussant la porte sur lui: il est pris.*)

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, seul.

Figaro!... J'avais cru entendre... je me serai mépris... Il peut dormir, lui! Sonnons-le. (*Il va près de la porte que Basile a fermée sur lui, et tire un ruban qui est à côté.*) Mon sang brûle mes veines, je ne puis reposer! (*Il se promène.*) Quel acharnement à poursuivre ma triste vieillesse! quelle obstination à creuser eux-mêmes l'abîme qui doit les engloutir! Vils courtisans, implacables ennemis des peuples et des rois, gare les peuples!... (*Il sonne.*) Figaro ne viendra pas! Enfin je crois l'entendre.

## SCÈNE IX.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

C'est donc une léthargie que ton sommeil?

FIGARO.

Le sommeil de Figaro, c'est comme qui dirait le génie de Basile.

LE COMTE.

Je t'appelle et te sonne depuis une heure.

FIGARO.

Moi, je n'entends que depuis une minute; et j'ai pris le couloir, vous croyant dans votre chambre.

LE COMTE.

Que n'as-tu pris le corridor?

FIGARO.

Il fallait vous savoir ici.

LE COMTE.

Nous allons emporter ces papiers dans mon cabinet.

FIGARO.

Suzanne a ma clé.

LE COMTE.

J'ai la mienne.

( Il tire sa clé de sa poche. )

FIGARO, s'avançant vers le secrétaire.

Voilà bien ma femme! étourdie comme à vingt ans! Elle laisse son trousseau...

LE COMTE.

Mais c'est ta faute aussi! lui confier... Prends les papiers.

FIGARO, cherchant.

Monseigneur!...

LE COMTE.

Eh bien?

FIGARO.

J'ai sans doute la perdue! ils n'y sont pas pour moi!

LE COMTE, s'approchant.

Tu déliras, sans doute.

FIGARO, cherchant.

Dieu le veuille!

LE COMTE.

Ces papiers ont disparu?

FIGARO.

Je les ai vus là ce matin. Suzanne se serait-elle permis, à défaut de roman nouveau....

LE COMTE.

Des caractères étrangers, une écriture d'hiéroglyphe!

FIGARO

Raison de plus.. Curiosité de femme!

LE COMTE.

Sottise d'homme!

FIGARO.

Je m'en rapporte à vous. . vous vous y connaissez.

LE COMTE.

Je crois qu'il a le cœur à rire!

FIGARO.

Ah! oui, rire, il s'agit bien d'invectiver en ce moment!

LE COMTE.

Mais enfin ces papiers?...

FIGARO.

Je vais voir chez ma femme.

( *Il sort par la porte du fond, à gauche.* )

LE COMTE.

Hâtez-vous. (*Il cherche les papiers.*) S'ils étaient enlevés! si quelque main étrangère... M'en préserve le Ciel! (*Il cherche.*) Ils n'y sont pas... nulle part! Voyez s'il reviendra, ce Figaro!



**FIGARO, s'avançant.**

Ma femme n'est pas chez elle!

**LE COMTE.**

A cette heure?

**FIGARO.**

C'est ce qui m'étonne.

**LE COMTE.**

Elle est peut-être chez la comtesse.

**FIGARO, effaré.**

Dame! voyez... Ah ca! est-ce ici un tour du malin?

**LE COMTE, près de la porte de la chambre de la comtesse.**

Ciel! que vois-je?

**FIGARO.**

Qu'avez-vous, Monseigneur?

**LE COMTE.**

La comtesse à mes pieds! évanouie!... morte!

**FIGARO, s'approchant.**

Evanouie!... morte!... Madame la comtesse?...

**LE COMTE.**

Tu vois.

**FIGARO.**

Le diable nous a fait visite... il y a ici une odeur de soufre!

**LE COMTE.**

Aide-moi donc!

**FIGARO, aidant à relever la comtesse qu'on assied sur le lit de repos.**

**Madame revient.**

**LE COMTE.**

**Resine! Resine!**

FIGARO.

Madame ! Madame !

LA COMTESSE, *égarée.*

La clé ?... Non, non. Vous voulez perdre le comte.

FIGARO.

Elle dit..

LE COMTE.

Chère comtesse, revenez à vous.

FIGARO.

Je n'ose regarder au fond de mes pensées.

LE COMTE.

Et Suzanne qui n'est pas là.

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE, *pâle et tremblante,*

SUZANNE.

Monsieur le comte ! Figaro ! vous savez...

FIGARO.

Madame se meurt.

SUZANNE.

Ah ! le monstre !

FIGARO.

Quel monstre ? il y en a tant !

SUZANNE, *près de la comtesse rapidement :*

Madame a besoin de mes secours. En deux mots : Torrido, s'est emparé des papiers ; il a fait étouffer mes cris par un de ses sbires. Fuyez ou vous êtes perdus.

LE COMTE.

Torrído !

FIGARO.

Torrído ! voilà l'odeur du soufre expliquée !

SUZANNE.

Venez , Madame , venez.

LE COMTE , à Suzanne.

Ne la quitte pas un seul instant.

( Suzanne soutenant la comtesse , entre avec elle dans son appartement. )

## SCÈNE XI.

LE COMTE , FIGARO.

LE COMTE , frémissant.

Eh bien , Figaro ?

FIGARO , avec une fureur concentrée.

Eh bien , Monseigneur , ce que nous allons dire vous et moi est à peu-près un dialogue de morts ; car nous sommes perdus , à moins que je ne sois dans mon lit , vous dans le vôtre ; et qu'un horrible cauchemar...

LE COMTE.

On voit bien à ton flegme que ces papiers ne compromettent que moi.

FIGARO , fièrement et furieusement.

Monsieur le comte , vous me manquez indignement !

LE COMTE.

Pardonne , ami ; mais que faire ? Il y a ici de quoi être anéanti.

FIGARO.

De quoi plutôt, Monseigneur, ramasser toutes ses forces ; étouffer, il le faut, la colère qui aveugle, et laisser à l'esprit toute sa liberté.

LE COMTE.

Je ne vois pas d'issue ..

FIGARO, à la porte de la chambre de la comtesse, parlant à Suzanne.

Depuis combien de temps?... Il y a dix minutes! (En scène.) Je cours à ma chambre, et muni de ma canne à dard...

LE COMTE.

Que prétends-tu faire ?

FIGARO.

Pénétrer chez Torrido...

LE COMTE.

Folie!... La garde du palais...

FIGARO.

Il est vrai ; mais n'importe. ( Il pousse la porte du corridor ) Basile ! Je tiens la queue du monstre ! ( Il le traîne sur la scène. )

LE COMTE

Basile !

BASILE.

Monseigneur,...

FIGARO, le tenant.

Ah ! Basile, stupide instrument de la férocité, Basile, pate de tigre, que faites-vous ici ?

BASILE.

Figaro, Monseigneur, ne me maltraitez pas, vous saurez tout.

LE COMTE.

Que veut dire ceci?

BASILE.

C'est Torrido qui m'a forcé.....

FIGARO.

Forcé!.... Mais quelle idée!.... Ne crains rien....  
( *Il le déboutonne.* ) Non, Basile, tu es un envoyé d'en haut. Béni sois-tu!

BASILE.

Il veut me tuer.....

FIGARO.

Mais non, Tu vois, je me sers de mes mains. Est-ce avec les mains qu'on écrase un reptile?

LE COMTE.

Que fais-tu donc?

FIGARO.

Une merveille. ( *Il a dépouillé Basile de sa robe, dont il se revêt.* )

BASILE.

Je ne comprends pas.....

FIGARO, à Basile.

Ton chapeau.

BASILE.

Le voilà.....

FIGARO.

Il va être bien fier, ton chapeau, de dominer autre chose que le vide.

LE COMTE.

Me diras-tu....

FIGARO, chiffonnant le gilet de Basile et découvrant un poignard et une médaille.

Un poignard ! calomniateur et assassin ? tu t'accumules aussi, toi, Basile ?

BASILE.

Assassin ? jamais.

FIGARO, lui serrant le bras.

Taisez-vous, modeste !

LE COMTE.

Tu m'expliqueras....

FIGARO.

Je suis ravi.... Ah ! cette médaille, j'ai entendu dire, n'est-ce pas, que c'est votre laissez-passer de caverne ?

( Il se passe la médaille et se boutonne. )

BASILE.

Oui.

FIGARO.

C'est au mieux. Je défie tes frères de deviner un homme sous ce costume. ( Au comte. ) Maintenant à nous deux ; vous comprenez ? je m'introduis facilement chez Torrido. J'aurai sa vie et nos papiers, s'il résiste ; nos papiers seulement, s'il cède. Pendant ce tems, réunissez vos bijoux et votre or ; je reviens, nous partons, en attendant.

LE COMTE.

Et tu crois que je te laisserai t'exposer tout seul ?

FIGARO.

Pas le moindre danger maintenant. Je verrai le Diable en tête à tête. Nous ne sommes pas en force pour résister ouvertement; on verra plus tard.

LE COMTE.

Je ne souffrirai pas....

FIGARO.

Oh! ici, je dirai je le veux, je l'ordonne. Des bijoux, de l'or; attendez-moi; ce n'est pas loin. Gardez Basile à vue, ou jetez-le par les fenêtres, dans le ruisseau; chez lui. (*Il sort précipitamment.*)

LE COMTE, à Basile.

Misérable!

BASILE, effrayé.

Grâce, grâce! vive M. le comte, vive Figaro, vivent les philosophes! à bas l'inquisition!

LE COMTE.

Disparais de ma vue, bas coquin!

BASILE.

Que de bontés, Monseigneur!

(*Le comte enferme Basile dans le corridor.*)

## SCÈNE XII.

LE COMTE, au comble de l'agitation,

Que faire? que résoudre?... Au dépourvu, au milieu de la nuit.... Ah! ce matin, si j'avais prévu, quand mes amis étaient auprès de moi, quand ce

jeune Saint-Prix.... Maintenant c'en est fait; les indignes auront pris leurs mesures. L'oppression est organisée.... ils étoufferont nos cris.... ils enchaîneront nos bras.... Oh! c'en est trop! (*Il tombe abîmé dans un fauteuil près d'une table. Ses yeux égarés se portent sur le billet de Pietro.*) Et dans quel but les insensés?... (*Il prend le billet.*) Non, ce n'est pas possible?... (*Il se lève, et relit.*) De quel crime inconnu le Ciel voudrait-il me punir, en accumulant ainsi les maux sur ma tête?... (*Il relit.*) Ma fille a quitté ma maison! elle a fui avec Pietro!.... Je succombe à tant de secousses. (*Il retombe dans le fauteuil.*) Quel bruit!.... Figaro!....

## SCÈNE XIII.

LE COMTE, PIETRO, SAINT-PRIX, et ensuite  
SUZANNE.

SAINT-PRIX.

SAINT-PRIX, *conduisant Pietro.*

Monsieur le comte, debout, à cette heure?

LE COMTE *s'écrie.*

Pietro!.... Ma fille?....

PIETRO.

Vous saurez tout.... (*Désignant Saint-Prix.*) Mon ami.... pardonnez....

SUZANNE.

Madame veut être seule.... Pietro ici! Monsieur Saint-Prix.... mon enfant.... quelle pâleur! (*Elle passe à côté de Pietro.*)



PIETRO..

Ma mère!..... Parle, Saint-Prix..... je n'ai pas la force.

SUZANNE.

Ah, mon Dieu! qu'est-il arrivé?

LE COMTE.

Je sais tout.

SAINT-PRIX.

Vous savez le nouveau forfait de vos persécuteurs?

LE COMTE.

Oui, je le sais. Torrido s'est introduit chez moi, il n'y a qu'un instant; et il emporte des papiers qui compromettent ma fortune et ma vie.....

SAINT-PRIX.

J'ignorais celui-là..... Malédiction! l'on n'est jamais au bout avec ces misérables.

LE COMTE.

Et lorsque tout m'accable, (*Désignant Pietro,*) ce jeune insensé.....

SUZANNE.

Mon fils?....

LE COMTE, *à Pietro.*

Ma fille? Qu'avez-vous fait de ma fille?

SAINT-PRIX.

C'est ce nouveau crime dont j'allais vous parler; mais je ne sais si je dois aggraver.....

LE COMTE.

Parlez, Saint-Prix, parlez; je puis vous défier d'ajouter à mes angoisses.

SAINT-PRIX.

J'étais avec mes bacheliers, occupé de la scientifique expédition que vous savez. Un d'eux veillait à la porte du cimetière, en cas de surprise. La nuit est superbe, noire et triste comme du fiel ! Au moment où nous nous disposions à emporter le livide butin, notre sentinelle donne le signal d'alarme ; trois de nous s'avancent, comme des ombres, au milieu des tombeaux.

SUZANNE, *effrayée.*

Oh, mon Dieu !

SAINT-PRIX.

Arrivés en silence près de la porte, nous voyons paraître, à la lueur d'un falot qu'ils avaient, quatre spectres dont trois portaient un jeune homme....

PIETRO.

C'était moi.

SAINT-PRIX.

Le quatrième portait une jeune fille.

PIETRO.

Hélas ! Florestine !

LE COMTE.

Ma fille !

SUZANNE.

Ciel !....

SAINT-PRIX.

Les quatre fantômes ouvrent la porte, ils entrent... Pietro pousse un cri, je le reconnais... Aux armes ! Nous dégainons... les fantômes aussi... Le falot dis-

paraît dans la bagarre... Pietro est délivré; mais l'homme qui portait Florestine s'est échappé dans l'ombre.

LE COMTE.

Abrégez mon supplice.

SAINT-PRIX.

Je tenais un des quatre fantômes sous le fer de mon épée... il se mourait d'une large blessure; je le menaçais d'une seconde, s'il s'obstinait à taire l'auteur de l'infâme complot... C'est un membre du saint-office, a-t-il dit... Son nom, son nom, lui criais-je... il allait parler... sa voix s'est éteinte... il est devenu froid... il est mort...

LE COMTE

Ah !

PIETRO.

Grâce, Monsieur le comte; pardonnez à mon désespoir...

LE COMTE.

Ah ! malheureux Pietro, vous déchirez le cœur d'un père; mais j'ai perdu le droit de vous maudire, au moment où le votre expose ses jours pour moi.

SAINT-PRIX.

Figaro !

SUZANNE.

Mon mari !

PIETRO, *furieux*.

Un membre du saint-office ! Je serai vengé... Les infâmes, comme ils avaient abusé ma jeunesse !

LE COMTE.

J'entends Figaro.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO, *apportant les papiers.*

FIGARO.

Me voici !

LE COMTE.

Ah ! les papiers ?...

FIGARO, *jetant sur un fauteuil la robe et le chapeau de Basile, et remettant son habit.*

Je les ai, du feu, du feu ! l'on me suit.

LE COMTE.

Suzanne, du feu !

SAINT-PRIX, *hors de lui.*

Cher ami !

FIGARO. ( *Il s'assied.* )

Doucement, doucement ; ne perdons pas la tête. -

SUZANNE, *prenant les papiers et les jetant dans un grand brazero.*

Quelle nuit !!!

PIETRO.

Mon père, pardonnez-moi ; ce sont eux qui m'éloignaient de vous.

FIGARO.

Et maintenant ?

PIETRO.

Je les abhorre.

FIGARO , *lui ouvrant les bras.*

Je reconnais mon sang ; viens mon fils.

LE COMTE.

Eh bien ?

FIGARO , *rapidement.*

Torrído était seul dans sa chambre. Basile - Figaro... quel accouplement !... sans peine est introduit. Figaro alors fait briller ses yeux et son poignard. Torrído pâlit , les papiers sont à moi ; je fuis à toutes jambes ; mais , à peine sorti , un épouvantable hurra s'élève dans le palais... On est à ma poursuite... un peu d'or , un cheval , et je pars. (*Il se lève.*)

SAINT-PRIX , *courant à la porte du fond.*

Les alguazils sont à la porte... j'entends le bruit des armes !

FIGARO , *à Suzanne qui brûle les papiers.*

Il n'est plus tems... soufflez , brûlez...

LE COMTE , *tirant son épée.*

Plutôt que de souffrir qu'ils t'arrêtent...

PIETRO , *dégainant.*

Qu'ils viennent !

SAINT-PRIX , *dégainant.*

Anatomisons !

FIGARO.

Oh ! que non pas !

LE COMTE.

Je suis chez moi !

PIETRO.

Je suis ton fils !

SAINT-PRIX.

Je suis docteur !!!

FIGARO.

Si pourtant on voulait m'écouter ! L'ennemi est aux portes ; point de discours en quatre parties ; que la péroraison vous suffise : malheur à nous tous, si vous faites mine de me défendre ! Pour le moment, ils n'en veulent qu'à Figaro. Ils ont des témoins de ma violence dont ils sauront dénaturer l'objet. Avez votre fureur, dût-elle vous tuer. Laissez-les faire ; profitez de la nuit, instruisez nos amis, et demain...

( *On entend du tumulte* ).

SAINT-PRIX.

Les voilà !

FIGARO, *jetant un coup-d'œil au brazero.*

Protégez l'incendie !

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER, NOMBRE D'ALGUAZILS.

( *Les alguazils se précipitent dans la chambre.* )

L'HUISSIER.

Je vous arrête, Figaro, au nom du roi que Dieu garde mille années !

SAINT-PRIX.

Mille enfers !

LE COMTE.

De quel droit ?...

FIGARO, à l'huissier.

Faites votre devoir, ami.

SUZANNE, quittant le brazero et venant près de Figaro.

De quoi est-il coupable ?... Vous me tuerez plutôt.

FIGARO

Suzanne !

LA COMTESSE, paraissant, pâle, sur la porte de la chambre.

Quel est ce bruit ?.. Ah ! Ciel !

L'HUISSIER, allant vers le brazero.

Les papiers...

PIETRO, SAINT-PRIX, l'épée droite.

La mort !

FIGARO, jetant un coup-d'œil.

Le dernier caractère est dévoré... Je vous suis.

BASILE, dans l'intérieur, frappant et appelant.

Mes amis, mes amis !

L'HUISSIER.

La voix du seigneur Basile ? ( On ouvre. )

BASILE.

Vive l'inquisition !... à bas le philosophes ! ( Il reprend sa robe et son chapeau. )

PIETRO.

Basile !

SAINT-PRIX.

Diable caduc, je verrai ton squelette.

L'HUISSIER, désignant Figaro.

Emmenez cet homme.

( 132 )

SUZANNE.

Malheureuse !

LE COMTE.

Mon vieil ami!

FIGARO, à demi-voix.

J'ai fait ma part; faites la vôtre.

PIETRO.

Vengeance !

( *On emmène Figaro.* )

FIN DE L'ACTE III.



---

## ACTE IV.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TORRIDO, *contemplant Florestine étendue, immobile, sur un canapé, dans l'intérieur du cabinet ouvert à gauche.*

La voilà donc! elle est à toi, Torrido! A toi, la jeune vierge, belle, plus belle encore du sombre aspect de cet horrible lieu! Je suis seul avec elle; un sommeil profond, pesant comme la mort, a coulé dans ses veines... la malédiction de sa voix et de son regard a cessé... et pourtant, j'ose moins maintenant que lorsque ses mains déchiraient mon visage! Être vaincu dans une lutte avec une jeune fille!... Elle est immobile, pâle... un cadavre.... (*Il s'avance et puis recule brusquement.*) Jamais! non!... Ah! j'aimerais encore mieux sentir ses ongles dans ma chair, entendre les cris de désespoir dont elle repoussait mes brûlantes paroles; c'est la haine, c'est l'horreur, mais c'est la vie! Un cadavre!... jamais!... Et je l'aime...

oui, je l'aime!... Elle ne sait pas ce qu'est l'âme d'un Torrido pour aimer... Elle ne sait pas qu'à nous seuls, hommes ardents, rares, malheureux, maudits peut-être, appartient le fatal privilège d'aimer avec fureur, de donner à l'amour cette parole qui dévore et ces étreintes qui font mourir!... (*D'un ton terrible, brusquement, après l'avoir contemplée.*) Seul avec elle!... (*On entend frapper trois coups à la porte.*) Qui frappe? Je ne me souviens plus... mes sens bouleversés... (*Il écoute; on frappe trois coups encore.*) Trois coups!... Ah! Basile.... C'est la première fois que sa présence empêche un crime... il est vrai que c'est à son insu.

(*Il va ouvrir; Basile entre; la porte est refermée.*)

## SCÈNE II.

TORRIDO, BASILE.

TORRIDO.

Eh bien! quelle nouvelle?

BASILE, apercevant Florestine.

Ah! ah! vous étiez en tête-à-tête... je vous dérange.

TORRIDO.

Reste.

BASILE.

Eh! mais, plus je la considère... Est-ce qu'elle est morte?

TORRIDO.

Morte!...

BASILE.

Elle est aussi pâle... que moi.

TORRIDO.

Ne pouvant triompher de sa résistance, je l'ai conduite dans cette salle, pour essayer quel effet produirait sur son esprit le ténébreux aspect de cette ancienne salle de torture..

BASILE.

Du bon vieux tems, qui reviendra.

TORRIDO.

Son agitation lui avait donné une soif ardente; le délire de la peur s'était emparé d'elle; et, voyant le moment où elle allait expirer en poussant des cris affreux, pour étancher sa soif et arrêter en même tems les progrès de sa frayeur, je lui ai donné..

BASILE.

Un peu de ce poison que votre seigneurie a toujours sur elle?

TORRIDO.

Une femme?... Florestine!... Horrible Basile!

BASILE.

Dame!

TORRIDO.

Non, misérable, non; mais une liqueur soporative qui sans doute aura sauvé ses jours, en effaçant tout-à-coup à sa vue ces terribles objets.

BASILE.

Ah! oui, je vois, dans ce vase, à côté d'elle, le reste de la liqueur... Elle dort!... Savoureuse créature!

TORRIDO.

Quelles nouvelles ?

BASILE.

L'arrestation de Figaro fait grand bruit dans la ville; les mécontents s'agitent déjà; on dit que le comte est à leur tête; et, sous prétexte de le consoler de l'enlèvement de sa fille, de nombreux amis l'environnent.

TORRIDO.

Si on pouvait avoir quelque preuve contre lui, le peuple nous laisserait faire.

BASILE.

Oui; mais sans preuve, je crois qu'il serait impolitique... On l'aime, on l'estime dans Valence.

TORRIDO.

Je le sais, et c'est ce qui nous arrête... Je verrai... Tu as, dis-tu, remarqué de l'agitation ?

BASILE.

A telles enseignes que le régiment des cavaliers de la reine est sous les armes; mais s'il fallait charger, je doute...

TORRIDO.

Ils chargeraient : tous les cavaliers ne présentent-ils pas, chaque mois, leur billet de confession ?

BASILE.

Belle garantie que vos billets! ils se les font donner par les courtisanes qui les obtiennent des moines en paiement de leur amour... national.

TORRIDO, après réflexion.

Le tribunal va s'assembler bientôt ?

BASILE.

Oui, seigneur.

TORRIDO, *rêvant.*

Qu'on retarde l'audience d'un quart-d'heure... Je veux voir Figaro avant qu'il paraisse devant le tribunal.

BASILE.

Il suffit.

TORRIDO.

Ah! dis au geolier Fido qu'il vienne me parler.

BASILE.

J'y cours, et j'espère que mon zèle sera récompensé...

TORRIDO, *avec impatience.*

Combien de fois faut-il te le promettre?

BASILE.

C'est que, vous autres, on ne peut compter sur votre parole que lorsqu'elle promet des supplices.

TORRIDO.

Je crois que tu fais de l'esprit!

BASILE.

C'est un oubli... pardon.

### SCÈNE III.

TORRIDO, *jetant un regard à Florestine, et fermant la porte du cabinet.*

D'après mon calcul, deux heures de sommeil encore... (*Il se promène en rêvant.*) Si Figaro était assez

dupe pour se laisser prendre au piège que je vais lui tendre, le comte enveloppé lui-même.... Ce serait là un coup de maître ! les perdre tous les deux à la fois !... (*Fido parait.*) Conduisez Figaro devant moi. (*Fido s'incline, ouvre la porte à droite et disparaît.*) Mais consentira-t-il à faire cet aveu, à trahir son maître?... Son maître ! un philosophe !... Le voici ; j'aurai bientôt la mesure de son esprit. (*Fido parait suivi de Figaro.* — *A Fido.*) Laissez-nous, et fermez la porte.

(*Fido s'incline et sort.*)

#### SCÈNE IV.

TORRIDO, FIGARO.

FIGARO.

Que me veut Torrido ?

TORRIDO.

Tu ne t'en doutes guère.

FIGARO.

Si c'est du bien ..

TORRIDO.

Tu l'as dit.

FIGARO.

En effet, je ne m'en doutais pas.

TORRIDO.

N'est-ce pas ?

FIGARO.

Quel bien ?

TORRIDO.  
Ta liberté.

FIGARO.  
Ouvre-moi donc la porte, et que cette horrible plaisanterie finisse.

TORRIDO.  
Un moment !

FIGARO.  
Chacun de ceux que je passe ici aggrave ton crime. Si tu te repents, laisse-moi partir ; la plus grande amitié qui puisse exister entre nous, c'est de ne pas nous dévorer l'un l'autre. Toi et moi nous regardant en face, ce sont les antipodes nez-à-nez. Tu me hais, je te hais ; adieu donc.

TORRIDO.  
Conditionnellement.

FIGARO.  
Aurais-tu besoin de moi pour quelque forfait ?

TORRIDO.  
Un forfait ? non.

FIGARO.  
Alors je ne te comprends pas.

TORRIDO.  
J'exige seulement que tu rendes hommage à la vérité !

FIGARO.  
Ce n'est pas là ton panégyrique que tu demandes.

TORRIDO, violemment.  
Pauvre esprit que l'esprit de mots ! l'esprit d'action vaut mieux, croi-moi ; et de celui-ci Torrido en a plus

que Figaro. Tu es dans les fers et je triomphe. Qui de nous deux est le génie supérieur ici ? Sois donc humble devant ton maître, triste feseur d'épigrammes.

FIGARO.

Oui, tu dis vrai, un coup de langue ne vaut pas un coup de couteau pour tympaniser les gens ; et le bourreau est un satirique bien autrement mordant<sup>f</sup> que Juvénal. Je me prosterne et m'humilie.

TORRIDO.

Finissons. Veux-tu ta liberté ?

FIGARO.

Si je la veux ? Ceux qui la vendent le plus cher la regrettent. Je te demande, moi, à qui on l'a volée !

TORRIDO.

Tu l'auras à ce prix.

FIGARO.

Il faut donc l'acheter ?

TORRIDO.

Par cher.

FIGARO.

Bois la moitié de mon sang ; et que je puisse aller échauffer le reste, loin de toi, sous le soleil qui me plaira.

TORRIDO.

Le tribunal va s'assembler. Déclare devant lui que les papiers trouvés chez le comte, renfermaient un plan de conspiration dont il est le moteur ; et à l'instant....



FIGARO.

Tu le boiras jusqu'à la dernière goutte, avant que j'assassine mon maître par une calomnie.

TORRIDO, *le regardant avec dédain.*

Et tu passes, toi, pour un homme d'esprit!

FIGARO. •

Misérable!

TORRIDO.

Imbécile!

FIGARO.

Monstre!

TORRIDO.

Dupe!

FIGARO.

Fais rouvrir mon cachot.

TORRIDO.

Causons ensemble de bonne amitié, Figaro. Il y a entre nous plus d'affinité que tu ne crois.

FIGARO.

Entre nous? moi et toi, c'est le patient et la torture.

TORRIDO.

Laissons les phrases. Nous avons tous les deux traduit à peu près de même la pensée de la vie. Nous avons vu les hommes tels qu'ils sont; et nous avons méprisé l'espèce,

FIGARO.

Pour ma part, jamais plus que dans ce moment

TORRIDO.

Dupe ou fripon, voilà les deux rôles à jouer.

FIGARO.

S'il n'y en avait pas un troisième entre les deux, je ne sais pas si le premier ne vaudrait pas mieux que le second pour le bonheur.

TORRIDO.

Quel est ce troisième?

FIGARO.

Celui de juste.

TORRIDO.

Cela revient à dupe.

FIGARO.

Tu n'en as pas essayé.

TORRIDO.

Ton exemple seul m'en dégoûterait.

FIGARO, *avec éclat.*

Il est sûr qu'il y a de quoi, Torrido !!

TORRIDO.

Pourquoi donc n'en pas changer, Figaro? pourquoi ne pas te dédommager du sacrifice inepte de ta jeunesse, en restaurant ta vieillesse au sein des habiles? pourquoi ne pas être des nôtres?

FIGARO, *à part.*

Patience, sublime vertu, viens à mon aide!

TORRIDO.

Seuls ici, nous pouvons tout dire: qu'as-tu fait jusqu'à présent pour toi, pour la cause des opprimés, qu'embrasse ton zèle aveugle? Tu as contribué, pour ta part peut-être, à les faire changer d'opresseurs; voilà tout. Changer de maître, ce n'est que changer de chaînes.

FIGARO.

Eh bien, ce changement délasse, en attendant qu'on les brise sur la tête de tous les oppresseurs.

TORRIDO.

Et tu comptes que ce jour viendra ?

FIGARO.

Il s'est déjà levé sur la France; et si à notre oreille, Torrigo, pouvait parvenir le bruit lointain de la tem-pête qui éclate dans ce pays, tu frémirais, crois-moi, sur le sort qui menace tes pareils; leurs voluptés et leurs palais croulent ensemble.

TORRIDO.

D'autres palais s'élèveront, pour loger d'autres op-  
presseurs.

FIGARO.

Eh bien! l'on recommencera l'œuvre.

TORRIDO.

C'est à n'en pas finir!

FIGARO.

Tu t'abuses, Torrigo. Dans chaque bourrasque, le peuple emporte quelque lambeau de liberté; il finira par la posséder tout entière; elle lui appartient; Dieu la lui a donnée!

TORRIDO.

Ce qui du moins est inexplicable, pauvre dupe, c'est qu'un homme d'esprit, comme toi, se soit engoué d'un maître insolent et fier, qui te doit sa fortune, sa vie peut-être, et qui refuse à ton fils la main de sa fille; car j'ai su...

FIGARO.

Où serait la vertu du dévouement, si ce n'était qu'un échange ?

TORRIDO.

Tu persistes donc à nier que ces papiers.....

FIGARO.

Ces papiers m'appartenaient.

TORRIDO.

Que renfermaient-ils ?

FIGARO.

Sotte question, puisque je puis y répondre à mon gré.

TORRIDO.

Bien dit ; mais tu as songé qu'après un entretien de la nature du nôtre, Torrigo ne sera pas assez dupe pour compter sur ta discrétion ; et tu sais que dès ce moment l'arrêt de Figaro est prononcé, s'il s'obstine à être sottement généreux ?

FIGARO, *impétueux.*

Oui, fais, va, laisse-moi ; va repasser ton couteau

TORRIDO.

Dupe !

FIGARO, *s'avançant.*

Laisse-moi, ou je te crache au visage.

TORRIDO,  *faisant briller son poignard.*

Tu voudrais bien, n'est-ce pas, que mon poignard fût entre tes mains ?

FIGARO.

Oh ! oui, oui, je l'avoue, quand ce ne serait que

pour voir comment vous avez le cœur fait, vous autres.

TORRIDO.

Ton dernier mot au sujet du comte, mauvais plaisant ?

FIGARO.

Le voici, Torrido : Dût Figaro, pendant cent ans encore, souffrir de la fièvre que ta présence allume dans ses veines; dût toute ta bande noire venir, la nuit, danser en rond autour de mon lit, avec ses fourches et ses tisons; dussé-je même, oui, dussé-je, le lendemain de mon crime, et pour sa récompense, te voir toi, Torrido, foulé, meurtri, broyé dans ton sang et dans la fange; eh bien, eh bien, aussi sûr qu'il est vrai qu'en ce moment, ma voix, ma voix terrible t'imprime la crainte, et te sangle peut-être le remords, jamais, non, jamais Figaro n'assassinnera son maître par une calomnie.

TORRIDO.

En est-tu sûr ?

FIGARO.

Tu n'as pas entendu ? je te crache au visage !

TORRIDO, *courant sur lui, le poignare levé.*

Malheureux !

FIGARO.

Tiens, ici, au cœur.

TORRIDO, *se maîtrisant, s'arrête et dit à part.*

Plus tard....

FIGARO, *terrible.*

Tu as peur? Avance; que ton fer vienne croiser mon regard, s'il l'ose!

TORRIDO.

Je pardonne à ton délire. Reviens à toi; je te laisse encore quelques instans pour réfléchir à ma proposition; et je reviens te conduire devant tes juges.

FIGARO.

Va-t-en, va-t-en, l'écume de la rage est mortelle!

TORRIDO, *appelant.*

Fido! (*Fido paratt.*) Reconduisez cet homme dans son cachot.

FIDO.

Oui, seigneur.

(*Torrido sort.*)

## SCÈNE V.

FIDO, FIGARO.

FIDO.

Suivez-moi.

FIGARO.

Dis-moi, Fido? Est-il très-nécessaire qu'un geôlier soit impitoyable?

FIDO.

C'est me demander s'il est nécessaire d'avoir des jambes pour marcher.

FIGARO.

Est-il indispensable qu'il soit incorruptible?

FIDO.

C'est très-important.... mais ça n'est pas de première nécessité comme le reste.

FIGARO.

Vingt réaux, mon ami, pour une légère infraction aux ordres qu'on vient de te donner.

FIDO.

J'entends bien que pour vingt réaux on ne peut pas avoir grand'chose.

FIGARO.

Au lieu de me reconduire dans cet humide cachot où le jour et l'air arrivent à peine, laisse-moi dans cette salle où je puis respirer avec plus de liberté. J'éprouve une oppression...

FIDO.

Diable ! je ne puis pas prendre sur moi...

FIGARO.

Quel inconvénient ? Ce sont quelques minutes que je te demande, d'ici à ce que le tribunal soit assemblé pour me juger.

FIDO.

Je sais bien. L'audience va s'ouvrir. Je suis passé devant la salle où j'ai vu M. le comte Almaviva, votre fils Pietro et quelques autres de vos amis qui doivent assister aux débats.

FIGARO.

Craint-tu que je ne m'échappe, quand tu auras fermé sur moi cette porte de fer ?

FIDO.

Oh ! non, il n'y a pas de danger.

FIGARO.

Tu abusens donc ?

FIDO.

Tout ce que je puis faire pour vingt réaux , c'est d'aller demander la permission au seigneur Torrigo.

FIGARO.

Reconduis-moi dans mon cachot.

FIDO.

Je ne pense pas qu'il le refuse , puisqu'en effet il n'y a pas d'inconvénient.

FIGARO.

Je te dis...

FIDO.

Attendez-moi ; je cours le trouver. Vingt réaux , c'est convenu. ( *Il sort en fermant la porte.* )

FIGARO , voulant l'arrêter.

Non, tu n'auras rien.

## SCÈNE VI.

FIGARO , *il se promène en s'agitant.*

Voici donc probablement la fin de mon rôle !... Mon tems est fait ici bas... Eh ! bien, il n'aura pas été mal rempli ; j'ai bataillé... Dieu sait !... Il ne m'a manqué qu'un titre ou la fortune pour donner plus de cours aux vérités que j'ai proclamées... Le peuple, et c'est un tort,



aime à voir ses docteurs en voiture, avec des oripeaux, comme les charlatans... Il faut briller pour lui être utile... S'ils m'entendaient en ce moment, même des philosophes, ne seraient-ils pas gens à dire que je me donne une importance!... Eh! qu'importe son organe, à la vérité? Qu'importe la forme active du bon principe contre le mauvais? Que fait le nom, l'habit, l'état? C'est Socrate, Diogène, Marc-Aurèle, Figaro! Un mendiant, un roi, un barbier! L'académie, un tonneau, un trône, une boutique à raser! Qu'importe, qu'importe? mille fois!!! Oromaze-Figaro et Arimane-Torrido sont maintenant en présence... Je serai terrassé; mais comment échapper à son destin?... La vérité vous dit un jour : Parle. — Je ne suis qu'un barbier. — Parle, dit-elle. — Un chétif, inconnu, méprisé même. — Parle, je le veux. — Oh! alors, ma foi, on parle, on crie par-dessus les toits. On est persécuté, harcelé, macéré, crucifié, il y en eut un. On vous tue, il est vrai; mais on a rempli sa mission inévitable; et on laisse des disciples pour crier après soi, et mourir s'il le faut... (*Il se découvre*). Sainte liberté!... mon heure est venue! (*Il s'assied près de la porte à coulisse.*) J'entends du bruit; on vient... (*Il écoute et dirige son oreille vers le cabinet où Florestine est enfermée.*) Des soupirs?... Quelque malheureux dont la plainte arrive à mes oreilles, à travers les murs de son cachot... (*Il écoute.*) Une voix de femme!... les barbares!... Singulière illusion! Son accent me paraît connu... Elle appelle Pietro... Ceci est un rêve!... La vie de l'homme est peuplée de fantômes qui le jouent. (*Il applique son*

*oreille à la porte, et s'écrie*) : C'est elle !!! Florestine!... c'est elle. (*Il touche la porte.*) Une cloison. (*Il va prendre la lampe.*) Ma main tremble. (*Il arrive près de la porte, et promène la lampe sur les parois.*) Florestine?... Elle répond; je ne me suis pas trompé.... c'est une porte... point de serrure... Voyons, voyons, point de vertige; une minute est précieuse... Pouvez-vous ouvrir?... Non! Essayons... Ce bouton... (*Il pousse de gauche à droite, la porte chemine, Florestine s'élançe.*)

## SCÈNE VII.

FLORESTINE, FIGARO.

FLORESTINE:

Figaro!

FIGARO, déposant la lampe.

Florestine!

FLORESTINE...

Sauvez-moi.

FIGARO.

Mon Dieu, mon Dieu, pas un quart-d'heure devant soi!... Comment êtes-vous ici?

FLORESTINE.

Torrido...

FIGARO.

Il suffit; ce mot dit tout. L'abominable! Ce cabinet a-t-il une issue?

FLORESTINE.

Une grosse porte fermée. Il a la clé.

FIGARO, *parcourant la pièce.*

Tout, tout comme un tombeau. Je ne vois aucun moyen, aucun.

FLORESTINE.

Et Pietro ?

FIGARO.

Je suis content de lui.

FLORESTINE.

Il est libre ?

FIGARO.

Oui. Comment ?

FLORESTINE.

Torrido nous a fait enlever tous deux.

FIGARO.

J'ignore tout. Horrible journée !

FLORESTINE.

( *Dans ce tems là Figaro réfléchit ou cherche autour de la pièce.* )

Ah ! Figaro ! que j'ai été malheureuse depuis ce moment ! Transportée, à travers de sombres souterrains, dans ce cabinet, par des hommes à figure effrayante ; puis conduite, par ce cruel Torrido, dans cette salle.... j'ai failli de mourir.... Une soif ardente me dévorait ; il m'a donné à boire.... et je ne sais pas comment cela s'est fait.... je crois que j'ai dormi.... oui, il me semble....

FIGARO.

Aucun, absolument aucun. Fatalité, tu brises la force des hommes !

FLORESTINE.

Et vous, Figaro, pourquoi....

FIGARO.

Ne perdons pas le temps en vaines paroles.

FLORESTINE.

Mes lèvres sont encore brûlantes, et la soif.... Ah !

( Elle aperçoit le vase dans le cabinet, la prend, le vide et le dépose sur la table, dans la salle. )

FIGARO.

Pauvre enfant !

FLORESTINE.

Du moins vous ne me quitterez pas. S'il revenait....

FIGARO.

Ne pas vous quitter!... Encore si, sans danger pour vous, je pouvais instruire votre père ou mon fils du lieu où vous êtes.... mais je ne le puis qu'à haute voix devant le Tribunal; et alors Torrido voyant son secret éventé, peut vous faire disparaître, en criant....

FLORESTINE.

Que devenir ! ô mon Dieu !

FIGARO, rêvant.

Pas de papier, pas une plume, un crayon, pour leur remettre un billet, en passant; et encore, le pourrai-je, au milieu des sbirres qui vont m'entourer? on le tenterait du moins.

FLORESTINE.

Du papier ?

FIGARO, brusquement.

Dans mon chapeau, collé au feutre. (*Il arrache du papier du fond de son chapeau.*) Mais de l'encre, un instrument, rien pour écrire!!

FLORESTINE, avec désespoir.

Rien!!!

FIGARO.

Rien!! et pas d'arme pour tuer cet homme! Plus de dents pour le déchirer, plus! Et mes ongles coupés d'hier!!!

FLORESTINE.

Ah! mon ami, une aiguille de mes cheveux, en guise de plume.

(*Elle la lui donne.*)

FIGARO.

Oui, mais de l'encre?

FLORESTINE, inspirée.

Ah! Figaro! du sang!

FIGARO.

Sublime idée!

FLORESTINE.

Tenez, voici mon bras.

FIGARO.

Votre sang? sacrilège! Malheur, malheur à qui peut souiller ou répandre le sang pur d'une jeune fille!

FLORESTINE.

Comment donc faire?

FIGARO, *retroussant la manche de son habit.*

Et parbleu, le mien !

FLORESTINE, *voulant l'arrêter.*

Non, je suis jeune, je puis souffrir ; mais vous, un vieillard !

FIGARO.

Taisez-vous. Ne perdons pas.... ( *Il se pique.* ) Je n'ai pas encore oublié mon métier de vétérinaire.... Oh ! je me suis déchiré la veine. En voilà !

FLORESTINE.

Oh ! mon Dieu !

FIGARO.

Épais et noir, c'est de l'encre à s'y méprendre. Du sang brûlé ; c'est leur ouvrage.

FLORESTINE.

Ah ! Figaro ! j'éprouve un assoupissement... mes yeux..... ( *Elle s'assoupit par degrés, s'appuyant sur l'épaule de Figaro assis.* )

FIGARO.

Du courage ! Écrivons. ( *Il écrit et dit tout haut* ) : « Florestine, dans la salle du tourment. Porte secrète » à coulisse, un bouton à gauche. Pas un mot, pas un » geste, avant la fin des débats. Le palais est notre » tombeau à tous ; si vous éclatez avant d'être sortis » du repaire. Après, réunissez vos gens ; et alors, » guerre aux infâmes ! » ( *Il ramasse une pincée de poussière à ses pieds.* ) Un peu de poussière là dessus, comme sur du sang mort.

FLORESTINE, *faiblement.*

Le sommeil....

FIGARO, *serrant son billet.*

On vient ici; rentrez. Si Torrido savait que je vous ai parlé....

FLORESTINE, *plus faiblement.*

Vous me quittez ?....

FIGARO.

Il le faut; dépêchons.

FLORESTINE, *se traînant et se jetant dans le fauteuil, dans l'intérieur du cabinet*

Pietro !... Mes paupières....

FIGARO.

On ouvre; ne vous endormez pas !... Le voici ! ( *Il ferme la porte du cabinet.* ) Fermons.... Il était tems !

### SCÈNE VIII.

FIGARO, TORRIDO, *entrant brusquement et se retournant vers Fido, qui se montre à sa suite.*

TORRIDO.

Malheureux ! donne tes clefs, tes clefs ! je te retire ton emploi. Va, va-t-en. Le laisser ici !... ( *Fido disparaît.* )

FIGARO, *à part.*

Il craint ce qui est arrivé.

TORRIDO, *s'avançant l'œil en courroux et fixé sur Figaro.*  
Que fais-tu là ?

FIGARO.

Là ? Je te maudis tout bas quand tu m'y es pas, et tout haut quand tu y es.

TORRIDO, voyant le vase dans lequel a bu Florestine, d'un ton terrible.

Tu l'as vue !!!

FIGARO.

Quoi, vu ?

TORRIDO, de même.

Cette porte a été ouverte, te dis-je !!

FIGARO, jouant l'étonnement.

Une porte là, que je pouvais ouvrir ? Si j'avais su...

TORRIDO.

Tu l'as vue !!!

FIGARO.

Vu quoi, beugleur.

TORRIDO.

Une jeune fille !

FIGARO.

Une jeune fille ici ? Une fleur dans un antre ? Qui l'eût pu soupçonner.

TORRIDO, ouvrant la porte et examinant Figaro.

Elle y est encore.

FIGARO, jouant l'étonnement.

Ciel, Florestine !

TORRIDO.

Regarde.

FIGARO, à part.

Dissimule, Figaro, je t'en supplie au nom du salut de tous !



TORRIDO.

Sa présence ici te dit assez si je l'aime !

FIGARO.

Eh bien ?

TORRIDO.

Si, devant le tribunal où tu vas paraître, il t'échappe un mot, tu l'entends, un seul mot sur ce que tu as vu, c'en est fait d'elle et de toi.

FIGARO, *dissimulant toujours.*

Oh ! sur ce point, ami, tu t'alarmes à tort. L'amour est un sentiment bien naturel. Si l'enfant t'a suivi, c'est au mieux. Si tu l'as enlevée, c'est moins bien ; mais ce n'est pas mal. Tu as brisé un préjugé gothique ; et puis, une femme vaut-elle un souci ? Elle te hait aujourd'hui, elle t'aimera demain. Tu ne l'as pas prise pour la tuer, n'est-ce pas ?

TORRIDO, *fermant la porte du cabinet.*

La tuer, elle !

FIGARO.

Alors, je n'y vois point de crime. Tu es un lâche coquin, Torrido ; mais ceci n'entre pour rien dans la haine et le mépris que tu m'inspires.

TORRIDO, *allant ouvrir la porte du fond.*

Un mot, un seul mot.

FIGARO.

C'est dit.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS , UN HUISSIER , ALGUAZILS.

L'HUISSIER.

L'audience va commencer.

TORRIDO.

Voici l'accusé.

FIGARO.

Le condamné.

L'HUISSIER, *d'un ton dur.*

Suivez-moi.

FIGARO.

Et pourquoi pas ? Mais il ne suffit pas d'être huissier ; il faut encore être poli avec le monde ; et les malheureux en sont, et la plus sainte partie ; entendez-vous, sbirre mal élevé ?

L'HUISSIER, *plus durement.*

Allons , marchez.

FIGARO.

Quel métier on vous fait faire là , pauvres gens ! Il est vrai qu'il faut bien que vous mangiez ! Mangez donc ; je vous suis.

( *La scène change.* )

*Elle représente une salle du tribunal. Un grand Christ au fond. A droite et à gauche, les bustes du roi et de la reine. Les trois alcades criminels, les quatre greffiers et les quatre huissiers sont sur leur siège.*

SCÈNE X.

LE COMTE, PIETRO, SAINT-PRIX, SEIGNEURS,  
PEUPLE, TÉMOINS.

*Le Comte parait absorbé et profondément triste ; les seigneurs l'entourent. Pietro est pensif. Saint-Prix regarde avec un dédain marqué les gens de justice.*

UN HUISSIER.

Silence dans la salle, Messieurs !

*( S'approchant du comte. )*

J'espère, Monsieur le comte, que si par une faveur singulière, on vous admet, vous et les vôtres, à l'audience des débats qui vont s'ouvrir, vous ne sortirez point, quoi qu'il arrive, des règles de l'usage, et qu'un profond silence...

LE COMTE, *avec humeur.*

Il suffit, Monsieur.

SAINT-PRIX, *entre ses dents.*

Ah ! oui, du silence, avise-toi d'être inique et tu verras !

PIETRO, *au comte à demi-voix.*

De grâce, Monsieur le comte, délivrez-moi cet ordre d'attaque que vous avez sur vous tout signé. Je meurs d'impatience et de rage ; donnez-moi cet ordre, que je le porte à nos amis assemblés sur l'Alameda ; ils n'attendent que ce signal pour...

LE COMTE, à demi voix.

Taisez-vous, Pietro; il n'est pas tems encore.

PIETRO, de même.

Sera-t-il plus tems quand mon père sera condamné ?

LE COMTE, de même avec un ton impératif.

Taisez-vous, Monsieur, ou sortez.

PIETRO, à Saint-Prix.

Les minutes sont des siècles.

SAINT-PRIX, à demi-voix.

Silence ! On nous observe. Tu m'avais promis de te modérer. Mords ta langue. Je n'ai pas besoin de l'exemple au moins pour ronger mon dépit.

UN HUISSIER.

Silence dans la salle, Messieurs. Voici leurs seigneuries. Debout, Messieurs, debout.

( Tout le monde se lève. )

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRÉSIDENT, TORRIDO, BASILE,  
CONSEILLERS, JUGES.

( Le Président et Torrido se plaquent. )

LE PRÉSIDENT.

Huissiers, désignez aux amis de l'accusé la place qui leur est réservée.

UN HUISSIER, au comte et à sa suite.

Monsieur le comte... ( Il lui indique une banquette. )

( Tous se lèvent. )

LE PRÉSIDENT.

Faites comparaitre l'accusé.

UN HUISSIER, ouvrant une porte à deux battans à gauche.

L'accusé !

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO, entouré d'alguazils.

FIGARO, en passant devant la banquette de ses amis donne une poignée de main à Saint-Prix qui est à sa portée, et lui glisse le billet.

Bonjour, Saint-Prix.

SAINTE-PRIX.

Cher ami!...

PIETRO, s'élançant pour embrasser son père, au moment où les alguazils l'entraînent.

Mon père!...

FIGARO.

Oui, Pietro, j'é t'ai vu.

SAINTE-PRIX, dépliant très-visiblement le billet, à part.  
Que m'a-t-il donné là?

UN HUISSIER.

Silence!

FIGARO.  
Empêche le cœur de parler, baillonneur en défaut !

( Un huissier conduit Figaro sur un siège, et place un alguazil à sa droite et à sa gauche. )

LE PRÉSIDENT.

Si vous continuez, Figaro, vous gâterez votre cause.

FIGARO.

Elle est belle, pour que je la ménage, ma cause, quand c'est vous autres qui la jugez !

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous !

FIGARO.

Voilà le meilleur des argumens pour fermer la bouche aux plus habiles.

LE PRÉSIDENT, à *Torrído*.

Monsieur le procureur fiscal, nous vous écoutons.

LE COMTE.

Que pourront-ils dire ?

UN SEIGNEUR.

Maîtrisez-vous.

( *Tout le monde s'assied.* )

TORRÍDO.

Messieurs, l'impiété lève aujourd'hui plus haut que jamais sa tête audacieuse : le tems est venu de sévir pour arrêter les envahissemens dont elle menace notre sainte église et la société tout entière. Les images les plus vénérées de notre culte sont publiquement ou-

tragées; et celle de la Vierge a été trouvée, hier, gis-  
sante dans la boue.

BASILE.

Je l'y ai vue.

FIGARO.

Basile l'a vue dans la boue... il est toujours par là,  
lui.

TORRIDO.

La justice des tribunaux ordinaires ne suffisant  
plus à la sûreté de l'Etat, notre gracieux souverain...

FIGARO.

Gracieux!

LE PRÉSIDENT, *avec colère.*

Figaro!

TORRIDO.

C'est un crime de lèse-majesté.

FIGARO.

Majesté bien fragile, que celle qu'un mot peut  
léser!

LE PRÉSIDENT.

Poursuivez.

TORRIDO.

Notre gracieux souverain...

FIGARO.

Il serait d'ailleurs plaisant qu'il fût défendu de trou-  
ver laid un souverain qui n'est pas beau.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous; je ne vous ai pas donné la parole.

FIGARO.

Qu'importe, si je la prends? cela revient au même pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Vous entravez les débats.

FIGARO.

Que votre éternel procureur-fiscal-général en finisse donc avec son hypocrite préambule!

TORRIDO.

Notre gracieux...

FIGARO.

Laid!

TORRIDO.

Souverain vient donc d'installer, dans toute l'étendue de son royaume, des tribunaux d'exception.

FIGARO, *se levant brusquement.*

Voilà un abominable crime de lèse-nation!

LE PRÉSIDENT.

Vous manquez à la royauté et à la justice.

FIGARO.

Lais et Aspasia, agréez mes excuses.

LE PRÉSIDENT, *à une porte*

D'où vient ce bruit?

UN HUISSIER.

Un envoyé du corrégidor de Valence demande à parler sur-le-champ à votre seigneurie.

LE PRÉSIDENT.

Ne saurait-il attendre?

UN HUISSIER.

Il est chargé, dit-il, d'une importante mission.



LE PRÉSIDENT, *consultant, du geste et du regard, les conseillers et les alcades.*

Qu'il entre.

UN HUISSIER.

Laissez entrer.

### SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ENVOYÉ.

LE PRÉSIDENT.

Si ce que vous me voulez, Monsieur, ne m'est point personnel, parlez.

UN OFFICIER.

Le corrégidor de Valence m'envoie prier votre seigneurie de clore au plus tôt les débats qui vous occupent. Il s'est formé, à leur occasion, plusieurs rassemblemens qui jettent quelque inquiétude dans la ville. Ce billet de son excellence expliquera le reste à votre seigneurie.

( *Il transmet un billet au président, par les mains de l'huissier, et sort. Le président lit le billet tout bas.* )

SAINT-PRIX, *à part.*

Je ferai de ce commencement d'agitation une bonne fièvre scarlatine.

PIETRO, *à part, en soupirant.*

Florestine ! Florestine !

SAINT-PRIX, *bas.*  
Je sais où elle est.

PIETRO, *transporté, haut.*  
Tu sais!...

SAINT-PRIX, *le doigt sur la bouche.*  
On nous écoute.

LE PRÉSIDENT, *pliant le billet.*  
Passez au corps du délit, Monsieur le procureur.

TORRIDO.  
L'autorité a jugé à propos de faire une visite domiciliaire dans l'hôtel de Monsieur le comte...

LE COMTE.  
Je proteste hautement contre l'odieux arbitraire d'un pareil acte.

LE PRÉSIDENT, *à Torrido.*  
Continuez.

TORRIDO.  
Nous avons procédé avec toutes les formes voulues par la loi.

FIGARO.  
La loi!

LE COMTE.  
Vous vous êtes nuitamment introduits dans ma maison, sans autres formes que celles de la fraude et de la violence.

UN SEIGNEUR, *bas au comte.*  
Modérez-vous.

SAINT-PRIX, *au comte.*  
C'est l'avis de Figaro.

BASILE.

Nous y avons mis des formes : j'y étais.

FIGARO.

Basile y était : le pillard y a mis des formes.

TORRIDO.

Nous avons saisi des papiers appartenant...

FIGARO, *vivement.*

A moi.

LE COMTE, *vivement.*

A moi.

FIGARO, *vivement.*

Vous en avez menti, Monsieur le comte; et je ne souffrirai point qu'on me suppose assez lâche pour céder à un autre un danger qui ne revient qu'à moi... C'est m'outrager; et je n'ai, que je sache, donné ce droit à personne, et à vous moins qu'à qui que ce soit, Monsieur le comte.

TORRIDO, *grinçant des dents.*

Tu paieras cher ta générosité!

LE PRÉSIDENT, *à Figaro, désignant le comte.*

Cependant, Figaro, lorsque M. le comte assure...

FIGARO.

Lorsque j'affirme le contraire! Me suppose-t-on capable ici d'un sot dévouement? C'est qu'on ne sait pas tout. Qu'on apprenne donc qu'entre M. le comte et moi il n'y a plus rien de commun. Depuis longtems nos deux têtes pensent à part. Il vous estime et vous respecte, lui; moi, je vous hais et vous méprise.

LE COMTE.

Figaro!

FIGARO, *au comte.*

Que le souvenir de mes anciens services vous porte à une générosité facile, puisque mes papiers n'existant plus, vous ne sauriez être compromis, je le conçois, Monseigneur; mais moi, je n'en veux point de votre générosité, je ne veux rien de vous.

SAINTE-PAUL, *à part.*

Sublime adresse!

TORRIDO.

Vous persistez donc ...

FIGARO.

Oui, Torrido, pends-toi!

LE PRÉSIDENT.

Vous vous laissez emporter à d'étranges écarts, de tutoyer....

FIGARO.

Je le traite poétiquement, comme un grand homme défunt; où est l'irrévérence?

LE PRÉSIDENT.

Que renfermaient ces papiers?

FIGARO, *impatient.*

Tenez, pour en finir, pour déblayer le terrain des inutiles dépositions de vos faux témoins, pour échapper moi-même à votre exécrable présence, à tous, qui pèse sur moi comme une montagne, écoutez le résumé de mon manuscrit: Noble Espagne, brise tes chaînes; honnêtes gens, défaites-vous de tous les fripons; lettrés, dissipez l'ignorance du peuple; gens de cœur, il faut un coup de main. Le président, Torrido et leurs pareils outragent chaque jour la justice et

l'humanité; guerre, mes braves, guerre à tous, les ac-  
capareurs du sang des hommes!

LE PRÉSIDENT.

Furieux insensé!

FIGARO, affectant le calme.

Vous voyez bien qu'il ne vous reste plus que la for-  
mule du considérant.

TORRIDO.

Vous ne parlez point de la violence criminelle avec  
laquelle vous m'avez arraché ces papiers légalement  
saisis.

FIGARO.

Arraché, je l'avoue. Légalement saisis! c'est ici la lé-  
galité de Cartouche.

TORRIDO

Il avoue.

UN HUISSIER, entrant.

On vous fait avertir, M. le président, que les ras-  
semblemens prennent une attitude hostile dans les  
allées de Montolivet.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal est-il suffisamment instruit?

LES ALCADES CRIMINELS ET LES JUGES.

Oui.

LE COMTE.

Je demande la parole.

FIGARO, debout.

Comme c'est uniquement mon affaire, je demande  
que le tribunal la refuse. ( Au comte, en le regardant  
très-expressivement. ) Je ne veux point être défendu par

l'ami de mes ennemis. (*Avec plus d'expression.*) Il est tems d'en finir et de sortir d'ici.

SAINT-PRIX, *bas au comte.*

Il a raison.

LE COMTE.

Je ne puis me prêter à de honteux détours.

FIGARO, *impatient.*

Monseigneur ne veut donc pas comprendre ? C'est bien de paroles qu'il s'agit !!

UN SEIGNEUR, *bas au comte.*

Taisez-vous.

LE COMTE.

Je n'ai plus rien à dire.

LE PRÉSIDENT.

La Cour va se retirer pour délibérer.

(*La Cour se retire.*)

FIGARO, *se tournant du côté de l'assistance.*

Public, bon et crédule public, qui restes impassible au spectacle de tant d'iniquités sérieuses, tu t'imagines bonnement que ces graves magistrats discutent par-là mon affaire avec tous les scrupules de la conscience. Erreur, public, erreur. Ils rient dans ce moment entr'eux de te voir si avengle et t'aiment ainsi fait; peut-être consacrent-ils à faire le menu de leur dîner chez des courtisanes, le tems de ce qu'ils vont appeler leurs mures délibérations.

LE PUBLIC.

A l'impie, à l'impie!

FIGARO.

Béni, sois-tu, public!

UN HUISSIER.

Silence, Messieurs! La Cour va reparaître.

FIGARO.

Écoutez! (*La Cour se replace.*)

LE PRÉSIDENT.

En vertu de l'autorité à nous conférée par le roi, et considérant, dans l'affaire dont s'agit, l'audition des témoins et les aveux de l'accusé lui-même.... Considérant....

FIGARO.

Et deux!

LE PRÉSIDENT.

Les antécédens dudit accusé...

FIGARO.

Procès de tendance, c'est fait de moi!

LE PRÉSIDENT.

Considérant les progrès de l'esprit anarchique, et voulant en arrêter le cours.

FIGARO.

Et trois!

LE PRÉSIDENT.

Considérant..

FIGARO.

Quatre!

LE PRÉSIDENT.

Condamnons...

PIETRO, *vivement.*

Vous n'avez pas énoncé le grief du quatrième considérant.

FIGARO.

Et qu'importe, mon fils ? comme ces messieurs de rien font quelque chose, il est clair que quelque chose ici n'est rien ; et M. le président peut fort bien s'abstenir.

LE PRÉSIDENT.

Considérant plusieurs autres motifs, condamnons le sieur Bartholo, dit Figaro, à passer quatre années, à compter de ce jour, dans les prisons du St-Office.

FIGARO.

Je ferai connaissance avec les diables.

LE COMTE, *ayant peine à se contenir.*

Finissons, finissons !

LE PRÉSIDENT.

Et, pour seconder les efforts de notre pieux monarque. ..

FIGARO.

Piteux.

LE PRÉSIDENT.

Dans ces jours de débordemens impies, imposons audit Figaro, pour pénitence, de passer une année entière sans manger ni viande, ni œufs, ni fromage, ni...

FIGARO.

Ni rien qui tienne à quelque chose.

LE PRÉSIDENT.

Ni aucun aliment tiré du règne animal ; de plus, de



jeûner trois jours par semaine, en s'abtenant de poisson, d'huile et de vin; et enfin de vivre sagement.

FIGARO.

Sagement! avec votre régime, et en prison, je déferais bien Torrido lui-même...

TORRIDO, *à part, grinçant des dents.*

L'insolent!

LE PRÉSIDENT.

Et nous chargeons l'alcade criminel de l'exécution du présent arrêt.

FIGARO.

C'est votre arrêt? voici le mien: Juges iniques, et vous leurs dignes supports, je vous condamne tous, à l'insomnie!

BASILE, *assoupi jusque là, s'éveille.*

A l'insomnie?

FIGARO.

J'en excepte Basile.

BASILE.

Quel honneur!

FIGARO.

Il est venu sur la terre, lui, pour végéter, calomnier, ronfler et paître.

PIETRO, *bas au comte.*

L'ordre!

LE COMTE.

Le voici.

SAINT-PRIX, *bas à Pietro, lui donnant le billet de Figaro.*

Lis maintenant.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est levée. (*La Cour se retire lentement.*)

L'HUISSIER, aux Alguazils.

Reconduisez cet homme dans son cachot.

FIGARO.

Laissez-moi un peu embrasser mon fils. (*Des alguazils l'empêchent.*)

PIETRO, après avoir lu le billet, donne à Saint-Prix, l'ordre d'attaque.

Ciel ! Saint-Prix, charge-toi de cet ordre. La nuit approche, mon poste est ailleurs. Ah ! Florestine !

LE COMTE, à ses amis.

Sortons !

(*Le comte et sa suite sortent rapidement.*)

#### SCÈNE XIV.

FIGARO, TORRIDO, L'ALCADE-MAJOR, SOLDATS.

TORRIDO, aux soldats.

Hâtez-vous.

FIGARO, aux soldats.

Laissez-moi du moins lui dire adieu de cette fenêtre. Il va passer sur cette place.

L'HUISSIER.

Un seul instant.

(*Un soldat ouvre la fenêtre, Figaro s'en approche.*)

FIGARO.

Ils n'y sont pas encore... Ah! les voilà tous dehors!  
que d'amis les entourent! Il en vient de toutes les rues.  
La place en est couverte. Adieu, mes amis! ils me re-  
gardent... (*criant*) à l'œuvre, à l'œuvre!!!

UNE FOULE DE VOIX DU DEHORS.

A l'œuvre, à l'œuvre!!!

### SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS. *Tout le Tribunal rentre sur la scène.*

LE PRÉSIDENT *effrayé.*

Quel est ce bruit?

FIGARO, *désignant la place du doigt.*

C'est une Cour souveraine qui casse ton arrêt!

UNE FOULE DE VOIX AU DEHORS.

A l'œuvre, à l'œuvre!!!

( *La toile tombe.* )

FIN DE L'ACTE III.

---

## ACTE V.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

( *La porte du cabinet est fermée.* )

TORRIDO , *se promenant agité, les bras croisés.*

Onze heures ! quelle horrible nuit ! Le Ciel déchaîné sur la terre, et les éclats imprévus d'une conspiration menaçante... ( *Il s'arrête devant le cabinet.* ) Et cette enfant, cette enfant que j'aime au point de la respecter, malgré l'ardeur de mes désirs ! cette enfant, dont le sommeil se prolonge au-delà de mes prévisions... Tout m'alarme... Et Basile qui ne vient point m'apporter des nouvelles du dehors, et me rendre compte de ce qu'il a fait... J'entends quelqu'un, c'est lui. ( *Il va ouvrir.* )

### SCÈNE II.

TORRIDO, BASILE.

TORRIDO.

Viens donc, viens donc, j'éprouve une impatience !

BASILE.

Et moi une lassitude ! Si cela continue, mes jambes....  
Aussi me faire veiller....

TORRIDO.

Puis-je, par hasard, mettre un autre que toi dans  
ma confiance ?

BASILE.

Non, certainement, votre prédilection m'honore  
beaucoup; mais, le diable, c'est qu'elle me fatigue  
comme tout ce qui honore.

TORRIDO.

Parle donc !

BASILE.

Parler, parler, ce n'est pas là le difficile; c'est de  
savoir par où commencer.

TORRIDO.

Commence toujours.

BASILE.

Figaro..

TORRIDO.

C'est là le moins essentiel à présent.

BASILE.

N'importe, puisque je le tiens, je vais vous dire ce  
qui le concerne.

TORRIDO.

Eh bien ?

BASILE

Vous savez qu'au sortir du tribunal il est tombé en  
défaillance.

TORRIDO.

Oui, oui, lorsqu'on s'est aperçu qu'il avait au bras gauche une piqûre par où il a perdu beaucoup de sang.

BASILE.

Ce n'est qu'à grand'peine qu'on a pu arrêter cette hémorragie ; il va quitter l'infirmierie dans un instant, pour être conduit dans son cachot.

TORRIDO.

C'est bien ; après. Les rebelles...

BASILE.

Battus, repoussés jusques aux bords du Guadalaviar. C'est une bien belle découverte que celle de l'artillerie contre la surabondance des jambes et des bras !

TORRIDO.

Victoire !

BASILE.

Vous la chantez trop tôt.

TORRIDO.

Comment ?

BASILE.

On dit qu'ils se sont ralliés, et qu'ils préparent pour cette nuit une réaction sanglante.

TORRIDO.

Les troupes...

BASILE.

Elles se sont repliées sur les grandes places et n'osent point se hasarder, la nuit, dans les rues.

TORRIDO.

Mais demain....

BASILE.

On dit encore que plusieurs chefs des forces militaires, persuadés qu'il n'y a point de preuves de cette conspiration du Comte, antérieure à la violation de son domicile et à la condamnation de Figaro, sont très-disposés à rester neutres dans la lutte qui va s'engager.

TORRIDO, *frappant du pied.*

Oh ! oui, je le sais bien, une preuve, c'est ce qu'il nous faudrait pour triompher de tous les scrupules. Un aveu signé de Figaro persuaderait tout le monde..... Passons.

BASILE.

Quant à la classe des bacheliers, il y a quelques défections.

TORRIDO.

Les ingrats !

BASILE.

Mais vous en avez deux cents sous les armes ; dans la cour du palais, dévoués à notre sainte cause ; et qui, sur un ordre de votre seigneurie, tueraient leur père et leur mère, afin de vivre longuement, tant ils sont pieux les enragés jouvenceaux !

TORRIDO.

Bien. As-tu fait prévenir le chef des serenos de venir me parler ?

BASILE.

Il est là bas avec sa bande, prêt à faire sa ronde, quand l'averse aura cessé ; je vous l'enverrai.

TORRIDO.

Dans un quart d'heure. Je ne veux pas sortir d'ici ;

la léthargie de cette enfant peut se dissiper d'un moment à l'autre; et, d'après ce que tu me dis, dans le cas d'ailleurs improbable d'un échec, cette partie du palais serait attaquée la dernière; et la porte intérieure de ce cabinet conduit, par des souterrains, jusques hors de la ville. (*Il rêve*)... Il faut tout prévoir: si le parti des rebelles avait quelques succès, ordre à quatre de mes gens d'aller m'attendre au dehors avec une voiture.

BASILE.

J'entends.

TORRIDO, *ouvrant le cabinet.*

Encore immobile! aucun signe précurseur du réveil! je tremble! et pas un homme de l'art que je puisse consulter!

BASILE

Peut-être une trop forte dose de votre narcotique l'aura empoisonnée.

TORRIDO.

Ah! j'en mourrais, Basile.

BASILE.

Il est sûr qu'un homicide inutile est bien désagréable. Mais j'y songe: un homme de l'art? Sur deux cents jeunes gens de là-bas, vous avez une centaine de bacheliers en médecine.

TORRIDO, *vivement.*

Oui, oui, c'est une heureuse idée. Il faut m'en envoyer un.



BASILE.

Ah! diable, mais ne craignez-vous pas qu'une indiscretion...

TORRIDO, *souriant.*

Il ne sortira plus d'ici.

BASILE, *souriant.*

Vous êtes un singulier Mécène pour les savans!

TORRIDO.

J'embellirai sa prison. Avant de le conduire dans la salle voisine, tu auras soin de lui faire bander les yeux; surtout de lui faire exhiber sa médaille d'initié, afin que nous soyons plus sûrs de lui.

BASILE.

Bien entendu.

TORRIDO.

Qu'il ne porte aucune arme d'ailleurs.

BASILE.

On ne saurait prendre trop de précautions; je le ferai fouiller jusques sous la peau.

TORRIDO.

Sors, je crois qu'on amène Figaro.

BASILE.

C'est lui en effet, conduit par Domingo. Il n'est pas doux celui-là.

TORRIDO.

Brutal, rauque et noir, comme un verrou.

BASILE.

Un digne homme!

TORRIDO, *à part.*

Cette tentative de suicide annonce le désespoir de

la liberté perdue... Il ne s'attendait pas être frappé de cet arrêt, malgré ses bravades. Enfin mon stoïque est abattu. Profitons de cette disposition de son âme, pour essayer un dernier effort.

BASILE.

Le voilà. Il a l'air rayonnant de joie.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO, DOMINGO.

FIGARO, *serain toute la scène.*

Ici, à cette heure, Basile et Torrido ! J'ai dans les oreilles : *la bourse ou la vie...* Mais la place n'est pas bonne pour l'industrie ; parlez-moi d'un bois, n'est-ce pas, Basile ?

BASILE.

Bonsoir, ortie piquante !

FIGARO.

Bonsoir, pâle et fétide fleur étiolée de la nuit !

BASILE.

Bonsoir, nigaud !

FIGARO.

Ah ! si tu me piques, je te dirai...

BASILE.

Quoi ?

FIGARO.

Tout ce qu'on peut dire de plus poignant à un ennemi.

BASILE.

Et c'est ?...

FIGARO.

Oh! mon Dieu, tout naturel... je te dirai : bonsoir, Basile!

TORRIDO, *durement.*

Sortez, Domingo.

FIGARO.

Ce pauvre geôlier, ne le maltraitez pas; il fait si bien son métier! Son regard fauve vous gratte un prisonnier à lui écailler l'épiderme; sa voix vous écorche et vous scie; sa main, en vous touchant, vous tenaille... Conserve bien le monstre dans du coton, Torrindo... La nature le fit et puis brisa le moule. (*A Domingo.*) A propos, mon sérieux, apporte-moi ma pitance Souviens-toi, du reste, que l'arrêt porte : rien du règne animal... Me voilà sevré de mordre Basile.

BASILE.

Bonsoir, nigaud!

FIGARO.

Bonsoir, Basile!

## SCÈNE IV.

TORRIDO; FIGARO.

TORRIDO, *à part.*

Quelle joie inconcevable! voudrait-il me capter par un détour?... Tant mieux, Voyons. (*Haut.*) Eh bien! Figaro?

FIGARO.

Eh bien! Basile?

TORRIDO.

Basile?

FIGARO.

Oh ! pardon... je te vengerai, du reste, au premier jour, en l'appelant, lui, *Torrido*... Es-tu content ?

TORRIDO.

Laissons la plaisanterie.

FIGARO.

Oui, toi, tu n'as pas sujet de rire ; mais moi ?..

TORRIDO.

D'où te viendrait ta sérénité ?

FIGARO.

D'un entier dessous.

TORRIDO.

Mais ce matin...

FIGARO.

Ce matin, mon œuvre était incertaine ; elle est faite maintenant.

TORRIDO.

Quelle œuvre ?

FIGARO.

Écoute.

TORRIDO.

Je n'entends rien.

( *On entend trois coups de fusil très-lointains.* )

FIGARO.

C'est que le sang de ton cœur mugit dans ta tête... Tu n'entends pas ?... Pan, pan, pan... Trois, bien comptés.

TORRIDO, *troublé.*

Quelques coups de fusil des rebelles... Eh bien ?

FIGARO.

Chaque coup a porté.

TORRIDO.

Comment le sais-tu d'ici ?

FIGARO.

Il n'y a qu'à te regarder, Torrido .. Les trois ballés sont là... (*il désigne le cœur de Torrido.*) mâchées, mortelles.

TORRIDO.

Et tu comptes sur le succès des tiens ?

FIGARO.

Si j'y compte !... Je t'ai dit, mon œuvre est faite.

TORRIDO.

Qu'entends-tu par là ?

FIGARO.

Que le succès de toute insurrection juste...

TORRIDO.

N'est pas toujours certain.

FIGARO.

Est assuré tôt ou tard ; il ne s'agit que de commencer.

TORRIDO.

Tu conviendras du moins qu'il y a des victimes ; et toi le premier, Figaro.....

FIGARO, *brusquement, avec expansion.*

Torrido, la joie est bavarde. Le bonheur rend le commerce facile. Le mépris n'implique point la colère. Je suis joyeux, je cause avec toi, je te vois sans emportement ; je vais même jusqu'à te plaindre, écoute !

TORRIDO.

Tu caches des transes mortelles sous cette apparence de sérénité.

FIGARO, *brûsquement.*

Et moi aussi, comme toi, comme tous les hommes ardents, à cette époque de la vie où l'avenir inquiète, où l'expérience dégoûte de la bonne foi ; moi aussi, je me suis dit, j'étais barbier : Les hommes valent-ils la peine d'être ménagés ? J'avais de l'esprit, assez pour parvenir à tout. Les titres et les richesses m'ont tenté, non pas pour eux, mais pour le dol, le vol, le viol et leur impunité. La perspective est riante, j'en conviens. D'un bout de la vie à l'autre, des adulations, des génuflexions, des ovations, des laquais, des chevaux et des hommes, et des femmes, les plus belles, car un vieillard titré, avec de l'or, en a tant qu'il veut, sur un signe de doigt. Voilà certes qui est séduisant, sans parler de cette diablesse de saveur qu'on trouve à opprimer.

TORRIDO.

Avec cet esprit là, mourir dans un cachot !

FIGARO

C'était Satan qui me soufflait cet esprit. La raison a vaincu. Je n'ai vu, sous cette décevante surface, que les remords d'un bout à l'autre, là tombe après ; et par-dessus, de brûyantes malédictions auxquelles ne peuvent répondre les titres muets d'une épitaphe louangeuse que le tems efface, ce qui, du reste, peut arriver de plus heureux à un mort qui fut un coquin vivant.

TORRIDO.

Il ne s'agit pas...

FIGARO.

Je me suis dit alors : Restons barbier ou l'équivalent. Rasons délicatement le pauvre honnête pour rien; écorchons brutalement le riche injuste pour beaucoup. C'est ce que j'ai fait, dans tous les sens, depuis cette époque. J'ai tendu la main au faible opprimé; j'ai présenté le poing au puissant oppresseur. Ferme, résolu, déterminé au bien, j'ai parlé, j'ai crié, j'ai écrit; j'ai fait la petite guerre, en attendant de faire la grande. Le jour est enfin venu, grâce à toi, Torrido; et, dans ce moment, quoique dans les fers, près de ton poignard, Figaro triomphe... Entends-tu? Entends-tu? (*Quelques coups de fusils.*) Son esprit est là, au milieu de ces bandes armées qui marchent sur ton palais, au nom de la justice et de Figaro.

TORRIDO.

O rage!

FIGARO.

Tu as choisi le premier parti; j'ai pris le second. Ah! crois-moi, misérable Torrido, aux délices dont cette âme est inondée, je sens que Figaro a été plus épicurien et plus friand que toi.

TORRIDO.

Tes espérances t'abusent. Ton parti ne saurait triompher. Réponds-moi: Aimes-tu ta femme et ton enfant.

FIGARO.

Et qui serait bon père et bon époux si ce n'était le citoyen ami de son pays?

TORRIDO.

Une sombre prison peut te priver pour toujours de les voir. Ton sort est entre mes mains.

FIGARO.

Que veux-tu dire ?

TORRIDO.

Ton maître conspirait bien avant ce jour ; tu le nierais en vain, ses papiers en auraient fourni la preuve. Fais tout pour toi , comme il a tout fait pour lui. Ose l'avouer , signe cet aveu ; et je te rends à ta femme et à ton enfant.

FIGARO , *désignant le cabinet.*

Rends-lui plutôt le sien , à ce noble maître , pour te ménager un recours à sa grâce.

TORRIDO , *calme.*

Je ne te donne qu'un moment , Figaro ! Tant d'obstination commence à me lasser.

FIGARO.

Sais-tu que ton féal Domingo tarde bien à m'apporter ma pitance !

TORRIDO.

Eh bien ! tu vas le voir paraître. Domingo !

FIGARO , *à Domingo.*

Ma pitance , ami !

DOMINGO.

Elle est dans votre cachot , où je l'ai portée par l'escalier de la cour.

TORRIDO , *bas à Figaro.*

Tu persistes ?



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DOMINGO.

FIGARO, à Domingo.

Amour, conduisez-moi dans ma salle à manger.

TORRIDO, bas à Figaro.

Toi seul connais mon secret. Sais-tu ce que cela veut dire ?

FIGARO.

Que tu es homme à ne rien négliger pour en rester seul dépositaire.

TORRIDO.

Tu persistes ?

FIGARO, galement, désignant Domingo.

Sais-tu que la tête de cet objet, vu ton âme, irait parfaitement sur tes épaules, quoique la tienne ne soit pas déjà trop belle ?

TORRIDO, bas à Figaro.

Réponds, réponds enfin.

FIGARO.

J'espère, du reste, que, la justice aidant, vous serez à même, avant qu'il soit longtemps, de faire cet échange.

TORRIDO.

Je ne te presse plus. (Il donne secrètement à Domingo un flacon, en lui faisant un signe du regard, auquel répond le geôlier.)

FIGARO.

A la bonne heure, car je me sens une faim ! Je n'aurai jamais fait de meilleur repas.

TORRIDO, *à part.*

Ce sera le dernier.

FIGARO, *gaiement à Domingo.*

Allons, marche devant, l'Amour, et je te suis.

TORRIDO, *ironique.*

Va, va.

FIGARO.

Je ne te souhaite pas une bonne nuit. La plaisanterie serait trop mauvaise.

TORRIDO.

Et moi, je te souhaite bon appétit.

## SCÈNE VI.

TORRIDO, *au comble de l'agitation.*

Eh bien ! non, non, je n'en aurai point de remords ; je n'en veux point avoir. Qu'il meure, et mon secret avec lui ! Qu'il meure pour m'avoir provoqué par un infâme libelle ; qu'il meure pour me venger d'avance du sort qui m'est réservé, si l'ennemi triomphe..... Triompher ! Non, non ; quelle apparence ! Nos fanatiques l'écraseront. (*Explosions lointaines.*) Ces explosions, quoique lointaines encore, semblent se rapprocher. Soyons prêt à tout. (*Il appelle.*) Basile !

SCÈNE VII.

TORRIDO, BASILE, SISTRO.

TORRIDO, à *Basile*.

Arrive donc !

BASILE.

C'est que j'ai voulu vous apporter ce qu'il faut pour écrire, présumant....

TORRIDO.

C'est bien, donne. (*Il écrit.*) Sistro

SISTRO.

Seigneur !

TORRIDO, *écrivant toujours*.

Vous irez de ma part, avec cet écrit, prévenir successivement les supérieurs des couvens de Valence de faire sonner leurs cloches, s'ils entendent celle du palais.

SISTRO.

Voilà tout, Seigneur ?

TORRIDO.

Ils sauront ce que cela veut dire ; et ce billet d'ailleurs....

(*Il lui donne le billet.*)

SISTRO.

Les ordres de votre seigneurie seront exécutés.

TORRIDO.

Ne perdez pas un moment.

SCÈNE VIII.

TORRIDO, BASILE.

BASILE.

Tout ceci n'est pas rassurant.

TORRIDO.

Eh bien ! ce bachelier ?

BASILE.

Il est là ; mais je n'ai pas voulu l'introduire , avant de vous avoir dit que le corrégidor demande à vous parler.

TORRIDO.

Est-ce qu'on aurait reçu d'autres nouvelles ?

BASILE.

Fâcheuses, à ce qu'il paraît. Il désire vous entretenir à l'instant.

TORRIDO.

Je ne peux pas le recevoir ici. (*Il rêve.*)

DOMINGO , traversant la scène.

Croirait-on qu'il chante , ce gaillard ?

TORRIDO , à part.

Le chant du cygne ! (*Haut*) Sortez, Domingo. (*Il sort*) N'importe, je n'y vois pas d'inconvénient. J'irai trouver le corrégidor dans le grand cabinet. (*Il ouvre encore la porte du cabinet.*) Aide-moi à la transporter ici. (*Ils transportent Florestine dans la salle.*) Qu'elle est belle !... Ce bachelier a montré sa médaille ? (*Il ferme la porte du cabinet.*)

BASILE.

Je vous demande ! Oh ! c'est un dévoué. Quand on a fait la proposition, sans nommer la malade, il s'est élancé le premier.

TORRIDO.

Il est sans armes ?

BASILE.

J'ai recommandé qu'on ne lui laissât pas une épingle.

TORRIDO.

Fais-le entrer, et continue d'envoyer des émissaires dans toutes les directions.

BAZILE.

Quelle fatigue ! Je ne l'aurai pas volée cette décoration ! ( *A la porte* ) Entrez, bachelier, c'est ici.

## SCÈNE IX.

TORRIDO, FLORESTINE, *endormie*, PIETRO, *grand manteau, grand chapeau, yeux bandés.*

TORRIDO.

Ecoutez-moi, bachelier : connaissez-vous ma voix ?

PIETRO, *à part.*

Si je la connais ! *Haut, déguisant la sienne :* ) Non.

TORRIDO.

Voici ce que vous avez à faire : une jeune personne, fort timide, ma parente, que sa famille m'a confiée, dans la prévision de troubles plus graves, a pris,

par erreur, une liqueur somnifère qui l'a plongée dans un sommeil, effrayant par sa durée. Je réclame les ressources de votre art. Comptez sur ma reconnaissance, si vous les employez efficacement. Ne vous étonnez pas, du reste, si vous rappelez ses esprits, de l'entendre vous tenir d'étranges propos. La frayeur a un peu altéré sa raison. Je reviens dans quelques instans... Maintenant, ôtez votre bandeau, pour que je voie si je reconnais vos traits.

PIETRO, à part.

Ciel ! ( *Haut.* ) Je me nomme Alvarès.

BASILE, de la porte.

Le corrégidor est impatient de vous parler. Des nouvelles très alarmantes !...

TORRIDO, à Pietro.

Je vous laisse avec elle.

## SCÈNE X.

PLORESTINE, immobile, PIETRO.

PIETRO, ôtant son bandeau.

C'est donc ici ! Quel horrible lieu ! Mais je ne la vois pas... ( *Il l'aperçoit.* ) Ah ! ( *Il se précipite à genoux.* ) J'ai besoin de courage, et la force m'abandonne ! ( *Il lui prend la main.* ) Florestine, ma Florestine !... Oh ! mon Dieu, quelle pâleur ! Florestine, c'est Pietro, ton ami, ton ami qui vient à ton secours... Elle ne m'entend pas !... Florestine !... Je crois... l'émotion que

j'éprouve... Si j'allais... Oh! malheur! du courage, Pietro, du courage, ou tout espoir est perdu... Florestine!... Ciel! le mouvement de ses lèvres... C'est moi, Pietro, Florestine! moi, moi, qui t'aime; oh oui, entends ma voix... ses yeux... Oui. Oh! mon Dieu! C'est moi, regarde, Pietro!

FLORESTINE, *encore sous les vapeurs d'un réveil pénible, répète machinalement.*

Pietro ?

PIETRO.

Oui, oui, reviens à toi; Oh! oui, tu me reconnais; c'est Pietro.

FLORESTINE, *reprenant ses forces.*

Oui, Pietro, il est blessé, là, au cœur.

PIETRO.

Oui, pour toi, blessé, regarde.

FLORESTINE, *s'écriant.*

Ciel! Pietro ici ?

PIETRO.

Oh! bonheur! oui, c'est moi qui viens te sauver ou mourir.

FLORESTINE, *le palpant.*

Mon ami, mon ami, mon Pietro! n'est-ce point un rêve? C'est toi, bien toi, parle, appelle-moi; que je t'entende; que je ne doute plus de mon bonheur!

PIETRO.

Oh! oui, bonheur!

FLORESTINE.

Et comment as-tu fait ?

PIETRO.

Confondu dans les rangs des bacheliers dévoués à Torrido, j'espérais pénétrer jusqu'à toi. Le hasard m'a servi ; ne perdons pas de tems.

FLORESTINE, forte.

Qu'il vienne, maintenant que nous sommes ensemble !

PIETRO, avec désespoir.

Je suis sans armes ; ils m'ont enlevé mon poignard.

FLORESTINE.

Oh ! près de toi, que je suis forte !

PIETRO.

Sans armes !

FLORESTINE.

Nous sommes deux contre lui seul.

PIETRO.

Et son poignard qui ne le quitte pas ?

FLORESTINE, effrayée.

Son poignard !

PIETRO.

Et rien ici !

FLORESTINE, résolue.

Son poignard ! Eh bien, je me jeterai sur lui la première.

PIETRO, parcourant la salle.

Tais-toi, silence. Laisse-moi voir... Malédiction ! Dieu nous abandonne.

FLORESTINE.

Que dis-tu, Pietro ? Tu blasphèmes !



PIETRO.

Il est vrai ; le désespoir m'égare... Calmons-nous ; la ruse seule peut nous sauver, s'il est encore quelque moyen.

*Explosions.* )

FLORESTINE.

Qu'est-ce donc ?

PIETRO.

Le signal de notre délivrance peut-être. Ton père et nos amis qui attaquent le palais.

*( On entend la cloche du palais. )*

FLORESTINE.

Je suis glacée de crainte.

PIETRO.

C'est le beffroi de détresse. Ah ! s'ils pouvaient pénétrer ici avant le retour de Torrigo !

*( Cloches nombreuses dans le lointain. )*

FLORESTINE.

Je crois qu'on ouvre cette porte.

PIETRO, *écoutant.*

Oui, c'est lui, le voici... Pour cacher ton trouble, remets-toi sur ce siège, et feins une grande faiblesse... Du courage ! tout est perdu, si nous nous trahissons.  
*( Il éteint la lampe. )*

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, TORRIGO.

TORRIGO.

Eh bien ?

PIETRO, *ajusté de manière à ne pas être reconnu.*

Il faut attendre encore, mais elle s'éveillera bientôt.

TORRIDO.

D'où vient que cette lampe ?..

PIETRO.

Le vent, sans doute ..

TORRIDO.

Nuit fatale ! Le parti des rebelles a repoussé les deux régimens de l'infant; mais un renfort considérable nous rendra, j'espère, l'avantage; et les moines de tous les couvens...

PIETRO. .

Sans doute.

TORRIDO.

Ma voiture m'attend, du reste; et ce corridor...  
( *il ouvre le cabinet,* ) Ouvrons la porte intérieure, pour ne pas perdre un instant, s'il y a lieu. ( *Il entre dans le cabinet.* )

( *Le bruit du dehors redouble.* )

PIETRO, *bas à Florestine qui lui prend la main, comme pour s'assurer qu'il est là.*

Oui, je suis là, courage ! ( *Torrido reparatt.* )

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BASILE.

BASILE.

Seigneur, Seigneur, le palais est cerné de toutes parts. Les rebelles en commencent l'assaut. Les troupes s'y sont renfermées.

TORRIDO.

Les lâches!

BASILE.

Je crois qu'il est prudent que vous vous esquiviez...  
Que nous nous esquivions, avec .. (Il désigne Florestine.)

TORRIDO, *coupant la phrase.*

Avec ma jeune parente.

BASILE.

Votre parente?... oui, oui.

TORRIDO.

Et Figaro, Figaro qu'ils vont dérober à ma vengeance!

PIETRO, *à part.*

Mon père!

TORRIDO.

Basile! prends cette clé, ouvre cette porte. Le troisième cachot, à gauche, c'est le sien. Entres-y et viens me rapporter dans quel état tu l'auras trouvé.

BASILE, *effaré*

Quelle nuit!

### SCÈNE XIII.

FLORESTINE, PIETRO, TORRIDO.

TORRIDO, *voulant prendre Florestine.*

Que je la transporte dans ce cabinet.

PIETRO.

La moindre agitation peut lui être funeste. Attendez ,  
seigneur. Cet assoupissement va se dissiper.

( *Bruit croissant au dehors.* )

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DOMINGO.

DOMINGO.

Je viens prévenir votre seigneurie que les rebelles  
sont maîtres de la première cour.

TORRIDO.

O désespoir !

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BASILE.

BASILE, *tremblant.*

Voici Figaro ; à peine ai-je ouvert son cachot , qu'il  
s'est élancé sur moi comme un fantôme. Il me suit, il  
me suit dans les sombres détours.

DOMINGO , *qui est aux écoutes.*

Ils sont dans la seconde cour. Entendez-vous leurs  
cris ?

*voix, au dehors.*

A l'œuvre , à l'œuvre

TORRIDO.

Et Figaro m'échapperait!!.. Basile, prends ce fer, c'est un ennemi qu'il faut frapper.

BASILE, *reculant.*

Moi, seigneur!

TORRIDO.

Lâche, que crains-tu? Ce n'est qu'un cadavre; et déjà le poison...

PIETRO, *à part.*

Le poison!...

TORRIDO, *comme inspiré.*

Bachelier, sois plus brave et plus fidèle que lui.

PIETRO.

Ciel!

TORRIDO, *lui présentant son poignard.*

Au nom de l'église, va frapper l'impie.

DOMINGO, *se présentant.*

Vous m'oubliez, seigneur.

PIETRO, *vivement.*

Donnez.

TORRIDO.

Rapporte-moi ce fer teint de son sang ou du tien.

*Il lui donne le poignard.*

PIETRO, *le frappe au cœur.*

Ou du tien!!!

TORRIDO, *tombant sur un siège, le poignard dans le sein.*

Je suis frappé à mort.

PIETRO, *se découvrant.*

Regarde!

TORRIDO.

Pietro ! il me l'arrache pour la seconde fois !

PIETRO :

Et mon père, mon père ! Le poison... Les momens sont précieux, je cours ouvrir les portes, chercher un antidote. (*A Florestine*) Attends, ne me suis pas, rassure mon père; ne crains rien; ma main l'a cloué sur ce siège. (*Il sort*)

TORRIDO.

Domingo, Basile, mes amis, retirez de mon sein ce fer poignant que ma main défaillante ne peut en arracher.

(*Domingo fait un mouvement.*)

BASILE, l'arrêtant.

Voilà un homme qui ne nous est plus bon à grand chose; tournons d'un autre côté.

(*Domingo et Basile sortent.*)

TORRIDO.

Florestine!

FLORESTINE, immobile de terreur

Oh!

## SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO.

FIGARO, sans voir Torrido.

Il me souhaitait bon appétit!

FLORESTINE, s'élançant.

Figaro !

FIGARO.

Florestine !

TORRIDO, dans d'horribles tortures.

Ils le sauveront !

FIGARO, apercevant Torrido.

Torrido !

FLORESTINE.

Pietro l'a poignardé.

FIGARO, transporté.

Pietro ! serait-il vrai?... Eh bien ! Torrido, toi qui aimes l'esprit d'action, trouves-tu que Figaro fils entende l'épigramme ?

*Bruit extrême au dehors.*

Victoire ! victoire !

FIGARO.

Que je voie nos vainqueurs ; et je ne regrette plus de mourir.

FLORESTINE.

Non, vous ne mourrez pas ; Pietro va venir.

TORRIDO.

Figaro, viens... ce n'est pas près de la tombe qu'un mourant dissimule. Je me repens de mon crime ; viens, arrache ce fer qui retient dans mon sein la douleur et la vie... je n'ai pas la force... et, pour prix de ce service, que Dieu te pardonne tes fautes, et que sa malédiction retombe sur moi seul !

FLORESTINE.

Oh! oui, pitié pour lui! il souffre et va mourir.

FIGARO.

Pitié!... Mais pourquoi non? c'est un homme, après tout... Puis, à chacun son rôle: à toi, la haine encore, peut-être; à Figaro, l'oubli et la pitié!

TORBIDO, *arrachant le fer de son sein, et le plongeant, par un horrible effort, dans celui de Figaro.*

Tiens! épigramme pour épigramme!!!

FIGARO.

Coup sur coup!

TORBIDO, *mourant.*

Il n'y a pas de Dieu! (*Il est mort.*)

VOIX.

Victoire! victoire!

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, SAINT-PRIX, DON PAOLO, GUSMAN-D'AGUERRA, SEIGNEURS, BACHELIERS, PEUPLE *en armes*, DES HOMMES *portant des torches.*

FIGARO, *assis.*

Tu es vainqueur, Figaro, les voici!

LE COMTE.

Ma fille!

SAINT-PRIX.

Figaro!



LE COMTE, à *Figaro*.

Ami, que vois-je?

FIGARO.

L'ouvrage de Torrido : du poison et du poignard.

SAINT-PRIX.

Où est-il?

FIGARO.

Là.

SAINT-PRIX.

Mort.

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO.

PIETRO, un flacon à la main.

Mon père, mon père, vous êtes sauvé! Ce breuvage...

LE COMTE, à *Pietro*.

Mon fils, plus d'espoir!

PIETRO.

Mon père! mon père!

LE COMTE, à *Figaro*.

Figaro, malheureux ami, Pietro est mon fils.

FIGARO.

Un moment dans mes bras, tandis qu'un souffle de vie me reste encore... (*Pietro et Florestine se jettent à ses pieds*) je vous bénis, mes enfans.

PIETRO.

Mon père !

FIGARO.

Adieu, mes enfans, mes amis; je ne regrette qu'une chose en ce triste moment; c'est de ne pas sentir, dans ma main glacée, la main de la pauvre Suzanne. (*Il montre le ciel*) Nous nous reverrons ailleurs. (*Il est mort.*)

SAINT-PRIX.

Le philosophe n'est plus!

FIN DE LA MORT DE FIGARO.

## CARACTÈRE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES.

---

**FIGARO.** — C'est le génie de la liberté, aux prises avec le démon du fanatisme et de la perversité. Dans les deux premiers actes, c'est la colère du mécompte, le désir de la vengeance, le dépit de l'impuissance. C'est l'aigreur et le chagrin d'un vieillard dont toute la vie a été une bataille; et qui, sur la fin de ses jours, se trouve rengagé dans une lutte nouvelle et la plus difficile de toutes. Il aura toujours l'amertume et le sarcasme à la bouche.

Dans le 3<sup>e</sup> acte, Figaro, par dévouement, a retrouvé toute la vigueur physique de sa jeunesse. On reconnaît en lui l'homme d'action, l'homme de la *Folle journée*.

Dans le 4<sup>e</sup> acte, c'est le désespoir de triompher, dans l'unique intérêt de son maître, des obstacles qui se multiplient autour de lui. Il faut que sa parole cautérise, que son regard soit ardent comme celui du basilic; il doit maigrir et jaunir dans cet acte.

Dans le 5<sup>e</sup> acte, c'est le calme et la sérénité du patriote désintéressé, du serviteur fidèle, qui fait volontiers le sacrifice de sa vie, en souriant à l'heureux avenir de sa patrie et de son maître.

**LE COMTE.** — Toujours sa fierté native. Un peu faible et découragé; mais *enfiévré* par l'ardeur de Figaro qui le soutient et le pousse. Son serviteur est son meilleur ami.

**LA COMTESSE.** — Le malheur l'a rendue superstitieuse. Elle s'éteint dans les larmes et les sombres terreurs de la crédulité.

**SUZANNE.** — Bonne femme attachée à ses devoirs, ayant conservé de sa jeunesse cette chaleur de sentiment qu'elle a concentrée sur son Figaro et son Pietro qu'elle idolâtre, stupéfiée par les événements.

**PIETRO.** — C'est le digne enfant de Figaro, mais gâté par les moines. Il doit être mélancolique d'un bout à l'autre. Tout

contribue à l'attrister. Sa jeunesse inquiète, son amour contrarié, la récente blessure qu'il a reçue. Il souffre et languit.

**FLORESTINE.** — Douce et bonne comme dans la *Mère coupable*; mais un peu moins innocente; aimant alors avec la véritable passion où se mêle toujours un peu de sensualité. Ayant oublié Léon qui ne vaut pas Piétro, sous bien des rapports, et surtout parce que le premier est mort depuis deux ans.

**ST.-PRIX.** — Jeune Français étourdi et léger, ne reculant pas devant l'impossible, et jouant avec les dangers comme avec des plaisirs; tête chaude, excellent cœur.

**TORRIDO.** — C'est ici la personnification de l'impie qui ne croit à rien et qui s'est fait moine pour jouir sur la terre des félicités qu'il sait n'être pas au Ciel. C'est la perversité réfléchie d'un homme qui méprise ses semblables, qui ne prend pas trop de soin de cacher sa conduite, parce qu'il n'attache pas une grande importance à la vie. Il faut à cet homme une existence épicée pour le distraire de ses remords. Il a rencontré Basile par hasard et il l'aime par originalité. Il en fait sa créature et il s'en amuse. C'est deux fois Bégearss.

**BASILE.** — C'est la sottise parvenue et qui ne s'étonne pas de ses succès. Il se donne les airs du protègement. A la suite de Torrido, il se figure un grand personnage et fait de l'esprit quand la calomnie chôme. Il porte l'épée et le manteau.

## COSTUMES ET DÉCORS.

---

Mêmes costumes que dans le *Mariage de Figaro*. Celui de Figaro, du comte, de la comtesse et de Suzanne, plus sévère. Perruque blanche au comte et à Figaro; celui-ci est très-chauve. Florestine est en Rosine dans les deux premiers actes, et en blanc dans les trois autres.

La cour est en robes rouges.

PREMIER ACTE. — Grand salon à l'espagnole. Sur le premier plan, à gauche, un secrétaire; à droite, une porte conduisant chez Figaro. A la droite de cette porte, un cordon de sonnette; à la gauche, une madone avec un triangle circulaire et un rideau vert. Sur le second plan, à gauche, porte conduisant chez la comtesse; à droite, porte conduisant chez le comte. Au fond, trois portes : celle de gauche conduisant chez Suzanne, celle du milieu et celle de droite au dehors. Deux tables à droite et à gauche (premier plan); sur celle de droite, un candelabre garni de bougies. Un lit de repos, chaises et fauteuils. Aux pieds de la madone, une petite lampe d'argent, non allumée aux deux premiers actes. Grand brazero près de la madone, où Suzanne brûle les papiers au troisième acte. Pendule sonnante.

DEUXIÈME ACTE. — Même décor qu'au premier.

TROISIÈME ACTE. Même décor qu'aux deux premiers. La lampe de la madone est allumée.

QUATRIÈME ACTE. — Prison très-sombre. Sur le premier plan, à gauche, porte secrète à coulisse qui, ouverte, laisse voir un riche cabinet où l'on remarque un canapé sur lequel est couchée Florestine, et un guéridon portant une coupe d'or. A droite, une porte conduisant au cachot de Figaro. Au milieu, dans le fond, guichet. Une table et deux chaises; une colonne à hauteur d'appui, portant une lampe de bronze.

*Après le changement de vue.* Grande salle du tribunal. Sur le premier plan, à droite, une fenêtre; à gauche, porte par où entre le public. Second plan, à gauche, porte par où on introduit Figaro; à droite, porte par où entrent les alguazils. Troisième plan, à droite, porté par où entre la cour. Estrade, au fond, assez élevée. Un grand crucifix. Sous l'estrade, en face du public, table des greffiers; à droite et à gauche, table des huissiers. Banquettes pour une partie du public.

CINQUIÈME ACTE. — Même décor qu'au commencement du quatrième.